

L'abbaye de la Cambre



L'abbaye de la Cambre et ses abords (SPRB)



Sommaire

Historique	3
Plan A	
Plan B	
L'abbatiale	11
<i>Le chœur</i>	
<i>La nef</i>	
<i>La chapelle Notre-Dame</i>	
<i>La chapelle Saint-Boniface</i>	
<i>La façade principale</i>	
<i>Le petit cloître</i>	
Le cloître	18
<i>Le bras oriental et l'aile capitulaire</i>	
<i>Le bras sud</i>	
<i>Le bras nord</i>	
<i>Le bras ouest</i>	
<i>Le préau</i>	
Le palais abbatial	24
La cour d'honneur	27
<i>Le presbytère</i>	
<i>Les communs</i>	
<i>L'hémicycle et la porte principale</i>	
La cour sud	31
<i>Les communs</i>	
<i>L'infirmerie et l'école abbatiale</i>	
Le quartier agricole	34
Le mur d'enceinte	36
Les bâtiments de l'école militaire	38
Les jardins	40
La chapelle Saint-Boniface	43
Sources	44

Rédaction, recherches et iconographie :

Marc Meganck, DMS

2016

© Service public régional de Bruxelles, Direction des Monuments et des Sites, CCN - Rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles.

Éditeur responsable A. Verkruyssen



L'ancienne abbaye de la Cambre figure parmi les exemples les mieux conservés de monastères de cisterciennes de nos régions, au même titre que la Bijloke (Gand), Herkenrode (Hasselt), Marche-les-Dames (Namur) ou La Ramée (Jodoigne). C'est aussi l'ensemble monastique périurbain d'Ancien Régime le plus complet en Région de Bruxelles-Capitale. Fondée vers 1200 et supprimée en 1796, elle est parvenue jusqu'à nous grâce à l'occupation quasi-permanente des bâtiments après le départ des religieuses. Au XIX^e siècle, le complexe est d'abord occupé par deux exploitations agricoles, puis par un dépôt de mendicité, l'École royale militaire et l'Institut cartographique militaire. Il est désormais partagé entre l'École nationale supérieure des Arts visuels (La Cambre), l'Institut géographique national (IGN) et la paroisse Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe Néri.

L'abbaye a fait l'objet d'une importante restauration durant l'entre-deux-guerres. La plupart des bâtiments et les jardins datent principalement du XVIII^e siècle. Les éléments les plus anciens sont l'abbatiale du XIV^e siècle, ainsi que le cloître et ses annexes dont certaines parties remontent au XIII^e siècle.

À cheval sur le territoire de la commune d'Ixelles et celui de la Ville de Bruxelles, le site est désormais délimité par les avenues Émile De Mot, Émile Duray et Louise, l'allée du Cloître et le square de la Croix-Rouge.

Historique

Les origines de l'abbaye de la Cambre se situent au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Vers 1200, Gisèle, une dame bruxelloise éprise d'un idéal religieux et vivant peut-être déjà sous la règle de saint Benoît, souhaite fonder un monastère de cisterciennes dans le village d'Ixelles. L'ordre de Cîteaux est à son apogée au début du XIII^e siècle, non seulement en Brabant, mais aussi en Flandre et dans la principauté de Liège – au Moyen Âge, quelque 85 abbayes de moniales cisterciennes sont fondées dans les anciens Pays-Bas.

La fondation de la Cambre est encouragée par le duc de Brabant Henri I^{er} et son épouse, Mathilde de Boulogne. En 1201, ces derniers font don à la petite communauté de femmes rassemblées par Gisèle d'un terrain au lieu-dit « Pennebeke », aux sources du Maelbeek. Le couple ducal assure par ailleurs l'existence matérielle des religieuses en leur donnant trois manses de terres et de bois (environ 35 hectares). Gisèle fait construire un premier oratoire dédié à la Vierge Marie et une série de modestes habitations pour elle et ses compagnes. Par humilité, elle ne prend pas la tête du monastère ; ce rôle revient à Gertrude, la première abbesse de la Cambre.

Outre l'aide précieuse du couple ducal, la nouvelle communauté bénéficie du soutien de l'abbaye de Villers (Brabant wallon) qui assume le rôle de paternité. L'ordre cistercien préconise en effet que chaque abbaye de moniales soit placée sous la responsabilité d'une abbaye d'hommes, notamment pour les questions spirituelles (envoi de prêtres, de confesseurs ou de frères convers pour



La Mare aux canards, une des sources du Maelbeek (photo 2016).

la construction des bâtiments). Plus tard, ce droit de paternité passera à l'abbaye de Cambron (Hainaut), jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

L'endroit choisi pour établir le monastère est en accord parfait avec la recherche du « désert cistercien » : un lieu isolé, propice à la vie spirituelle. Car, au moment de sa fondation, la Cambre est un site reculé, à l'orée de la forêt de Soignes, à l'écart du village d'Ixelles, au-delà d'un chapelet d'étangs alimentés par le Maelbeek, et de la ville Bruxelles qui se trouve à deux kilomètres. La présence d'eau, de bois et de carrières de pierre sont autant d'éléments qui facilitent la construction des premiers bâtiments conventuels.



Les étangs d'Ixelles et l'abbaye de la Cambre vers 1750 (AGR, Cartes et plans, inventaire manuscrit, 643).

L'abbaye prend le nom de *Camera beatae Mariae*, ou « Chambre de Notre-Dame », qui donnera finalement « la Cambre ». En 1202, l'existence de la fondation est confirmée par l'évêque de Cambrai Jean II de Béthune. Les largesses à l'égard de la communauté se multiplient, d'abord par le duc de Brabant en personne. S'il n'est pas le fondateur officiel de l'abbaye, Henri I^{er} n'en demeure pas moins le principal bienfaiteur des débuts. En mai 1210, il fait don aux religieuses du Corenmolen, un moulin à eau qu'il vient de faire construire sur le Maelbeek, à hauteur de l'actuelle place Flagey. La même année, il autorise les moniales à pêcher dans l'étang le plus proche du monastère la quantité de poisson nécessaire à la nourriture d'un jour par semaine. Il fait par la même occasion don de 50 bonniers de bois, de marécages et de terres à Rhode-Saint-Genèse (Brabant flamand). En 1223, il accorde cette fois aux religieuses le droit de pacage dans la forêt de Soignes. Henri II, duc de Brabant de 1235 à 1248, suit l'exemple de son père, faisant notamment une donation de 85 bonniers de bois à Vilvoorde (Brabant flamand). Après les ducs, les grandes familles nobles et les bourgeois des villes de Brabant font également une série impressionnante de donations à la nouvelle abbaye ; c'est le cas des châtelains de Bruxelles ou encore du chevalier de Ledeborg qui laisse d'ailleurs son nom à l'exploitation agricole comprise dans l'enclos monastique, la « ferme de Ledeborg ».



Le Corenmolen au milieu du XVIII^e siècle (AGR, Cartes et plans, inventaire manuscrit, 643).

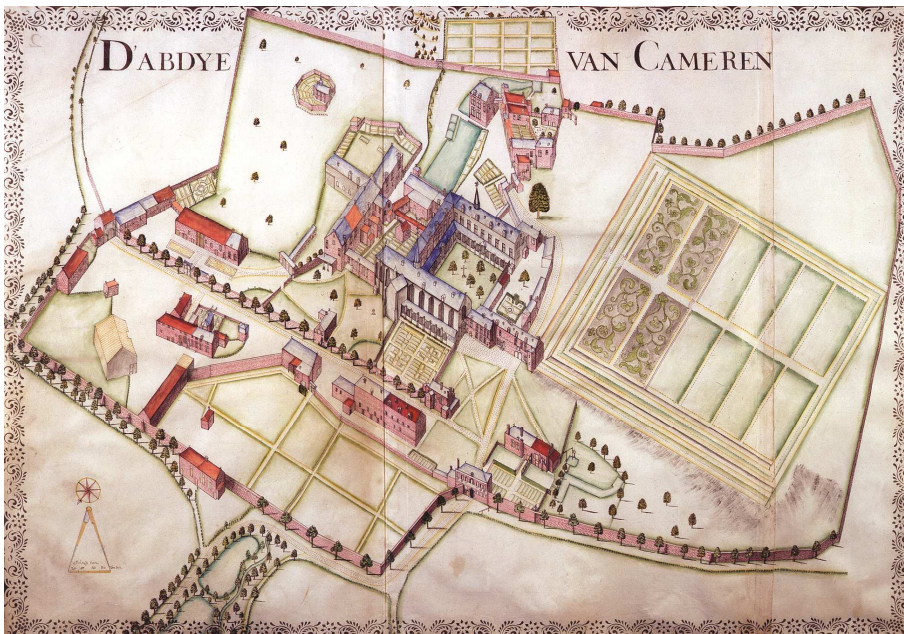
Les dons successifs des princes, des nobles et des bourgeois (terres, bois, moulins, domaines agricoles, dîmes...) accroissent sans cesse le domaine et contribuent à un remarquable essor matériel. Les biens de la communauté sont protégés par plusieurs bulles papales, par les évêques dont elle dépend, ainsi que par les supérieurs de l'ordre de Cîteaux. En peu de temps, la Cambre devient une abbaye prospère et même l'une des plus riches et des plus influentes du Brabant. Le domaine connaît déjà sa plus grande extension à la fin du XIII^e siècle, même si quelques accroissements territoriaux sont encore opérés au siècle suivant. La renommée de l'abbaye est également assurée par deux personnalités qui y passent la fin de leur vie : sainte Alice de Schaerbeek († *ca* 1250), moniale lépreuse et mystique, et saint Boniface († 1261), théologien et évêque de Lausanne, qui reçoit la sépulture dans le chœur de la première abbatiale.

Les sources sont malheureusement plus arides pour les XIV^e et XV^e siècles. Le monastère subit de nombreux dégâts lors des guerres qui ravagent le Brabant, notamment entre 1478 et 1490. Durant cette période de troubles, les moniales se mettent à plusieurs reprises en sécurité à Bruxelles, dans leur refuge situé au Coudenberg, non loin de l'actuelle place Royale. Ce climat délétère provoque un relâchement de la stricte observance de la règle monastique. Il faut attendre une série de réformes menées sous l'abbesse Marie de Mol (1490-1512) pour que l'abbaye connaisse une nouvelle prospérité. En 1496, la communauté compte 22 religieuses professes (ayant prononcé les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance), une vingtaine de sœurs converses (chargées des travaux manuels et des affaires séculières), un confesseur, deux chapelains, plusieurs domestiques et ouvriers. En 1526, 30 sœurs professes sont recensées, un nombre conforme à la plupart des abbayes de moniales cisterciennes de l'époque.

Les Guerres de Religion de la seconde moitié du XVI^e siècle apportent elles aussi leur lot de misères. L'abbaye est mise à sac par les calvinistes en 1578 et incendiée par les soldats d'Alexandre Farnèse en 1581. Les moniales sont contraintes d'abandonner le monastère et de se réfugier à Bruxelles. La décadence, tant matérielle que spirituelle, couplée à une grande insécurité, menace l'existence de la communauté. Les religieuses ne regagnent le monastère qu'en 1599. La reconstruction se fait en plusieurs étapes, jusqu'au milieu du XVII^e siècle, principalement sous l'abbesse Jeanne de Penin (1599-1642). Le 01.08.1597, Philippe II accorde un subside exceptionnel de 3000 livres pour réédifier l'église. La proximité de la forêt de Soignes et d'une carrière livrent heureusement une bonne partie des matériaux nécessaires pour la restauration de l'église et du cloître. Mais les dégâts sont si considérables que les moniales doivent encore emprunter quelque 10.000 florins pour restaurer l'abbaye. Les archiducs Albert et Isabelle participent eux aussi à l'effort. Le 18.08.1614, ils allouent un subside de 300 livres de 40 gros de Flandre destiné à la reconstruction du dortoir.

Les cisterciennes doivent encore se réfugier plusieurs fois à Bruxelles dans la première moitié du XVII^e siècle ; ces déplacements

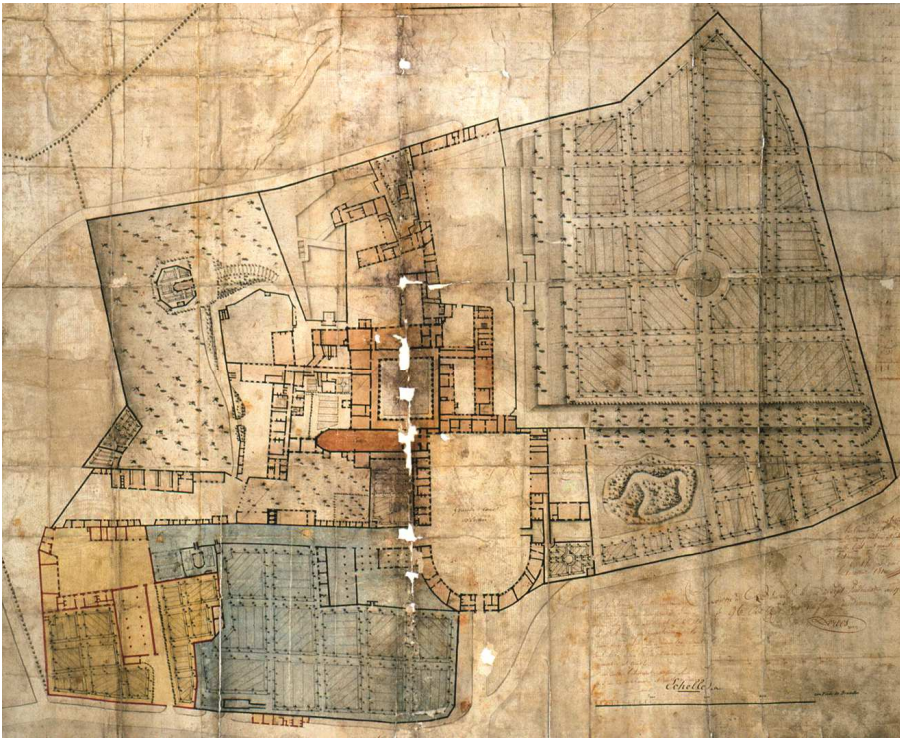
récurrents rendent une fois encore difficile la stricte observance de la règle. Plus tard, l'abbaye se voit délivrer une série de « sauvegardes » qui lui permettent d'être épargnée lors des hostilités, notamment entre 1678 et 1709. C'est aussi à cette époque que l'abbesse Isabelle de Grobbendonck (1683-1709) fait restaurer l'église et refaire le chemin qui longe les étangs et met le monastère en communication avec le village d'Ixelles. L'abbaye entame alors une nouvelle période de prospérité. L'atlas terrier dressé par Guillaume Couvreur entre 1716 et 1720 donne le détail du domaine. La Cambre a des biens considérables partout en Brabant, à Sint-Pieters-Leeuw, Vilvoorde, Uccle, Rhode-Saint-Genèse, Ixelles, Hoeilaert, Forest, Machelen, Wezembeek, Etterbeek, Boondael... Elle possède aussi quatre maisons à Bruxelles et une quinzaine dans le village d'Ixelles où elle détient plusieurs fermes. Le même atlas offre également une vue de l'abbaye avant les grandes transformations opérées dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Car, à l'image d'autres abbayes, comme celles de Forest ou Dieleghem (Jette) par exemple, la Cambre est remaniée peu de temps avant sa suppression. Le noyau conventuel ne subit que peu de modifications. C'est principalement le quartier de l'abbesse, l'entrée principale du monastère, la cour d'honneur et ses annexes qui sont repensés. Il semble qu'un plan de remaniement très précis existe déjà au début du XVIII^e siècle ; il sera réalisé progressivement sous les quatre derniers abbatiats.



Carte extraite de l'atlas des biens de l'abbaye de la Cambre, G. Couvreur, 1716-1720 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 8676/A).

En 1796, par décret de la République, la Cambre est supprimée et ses possessions vendues comme biens nationaux. La communauté est dispersée. Les bâtiments et le domaine sont mis aux enchères publiques. En 1797, Raphaël De Coster, ex-religieux de l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, fait l'acquisition du monastère. L'année suivante, il le vend à Michel-Jean Simons, de Bruxelles, qui projette de faire du palais abbatial une vaste maison de plaisance, de raser l'église et les

bâtiments conventuels ; faute de moyens, ce projet n'est pas réalisé. En 1805, une partie du site accueille une manufacture de coton et deux exploitations agricoles.



Plan levé après la suppression de l'abbaye, 1797 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 2159)

Le gouvernement rachète l'ancien domaine monastique en 1810 et y établit un « dépôt de mendicité ». Cette institution hybride, entre l'hospice et la prison, est avant tout un lieu de réclusion où mendiants, vagabonds et autres prostituées sont mis au travail en vue d'un redressement moral. Le dépôt fonctionne jusqu'en 1870, lorsque les pensionnaires sont dirigés sur Merksplas (Anvers), Bruges et Ruiselede (Flandre occidentale). En 1872, le site est investi par l'École royale militaire et l'Institut cartographique militaire. L'école quitte les lieux en 1908 tandis que l'Institut cartographique – rebaptisé Institut géographique national en 1976 – occupe toujours une partie des bâtiments aujourd'hui.

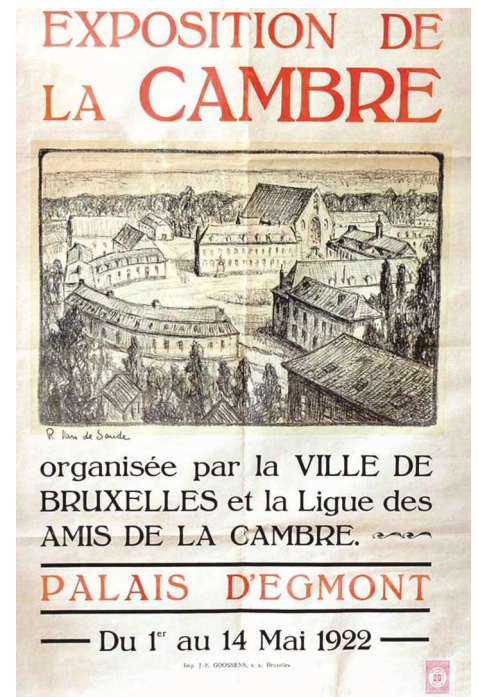


L'ancienne abbatiale à l'époque de l'école militaire, 1902 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

L'armée allemande s'installe dans l'abbaye pendant la Première Guerre mondiale ; le complexe subit alors de multiples déprédations. Laisse à l'abandon après le conflit, il est fort délabré. Si bien que, dans les années 1920, une *Ligue des Amis de la Cambre* est créée sous l'impulsion de Guillaume Des Marez, archiviste de la Ville de Bruxelles, qui habitait dans le quartier des Etangs (voir avenue des Klauwaerts 11, Ixelles) et de l'abbé Maxime-Antoine Carton de Wiart, curé de Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe Néri, nommé en 1921. Pendant plus de deux décennies, cette association œuvre pour la sauvegarde et la restauration de l'ensemble monastique. Une première phase de travaux est réalisée par l'architecte Émar Collès entre 1907 et 1923, une seconde par Guillaume-Christien Veraart à partir de 1923, avec l'aide précieuse de Guillaume Des Marez. Ils portent sur l'église, le cloître, la chapelle Saint-Boniface, les jardins et le mur de l'ancien réfectoire.

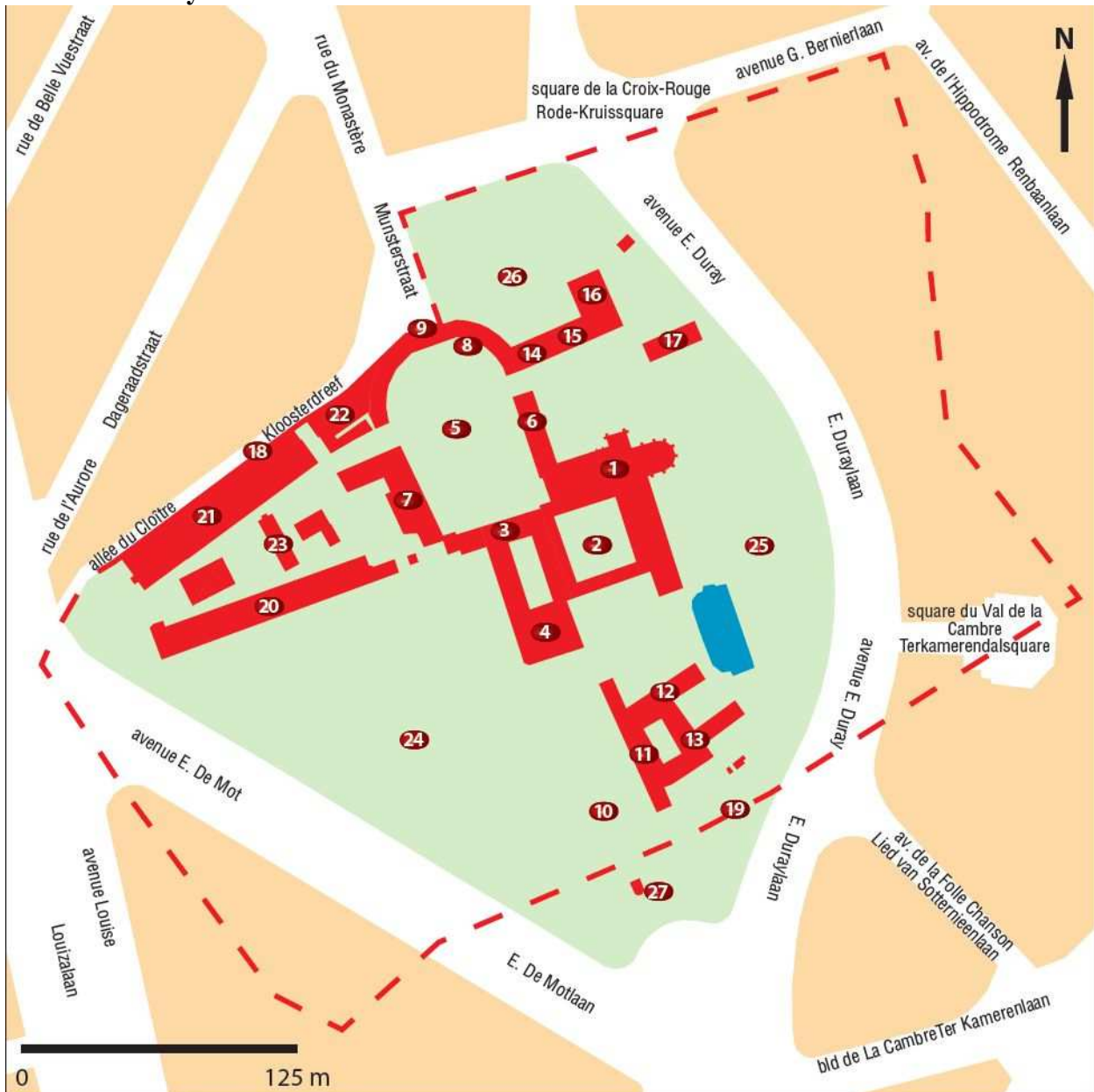
L'abbaye est désormais classée. L'église, le presbytère et le cloître depuis le 30.06.1953. L'ensemble des autres bâtiments de l'abbaye (à l'exception des dépendances de l'école militaire) et les éléments d'architecture des jardins situés sur le territoire de Bruxelles, depuis le 06.05.1993 (Plan A).

Le périmètre actuel ne fournit qu'une idée partielle de ce qu'a été l'abbaye à la fin de l'Ancien Régime. Il a en effet été réduit par la construction des avenues É. De Mot et É. Duray, créées en vue de l'Exposition universelle de 1910 qui se tient alors au Solbosch. Le percement de ces deux artères a notamment nécessité la destruction d'une partie du quartier agricole ainsi que l'amputation des jardins.



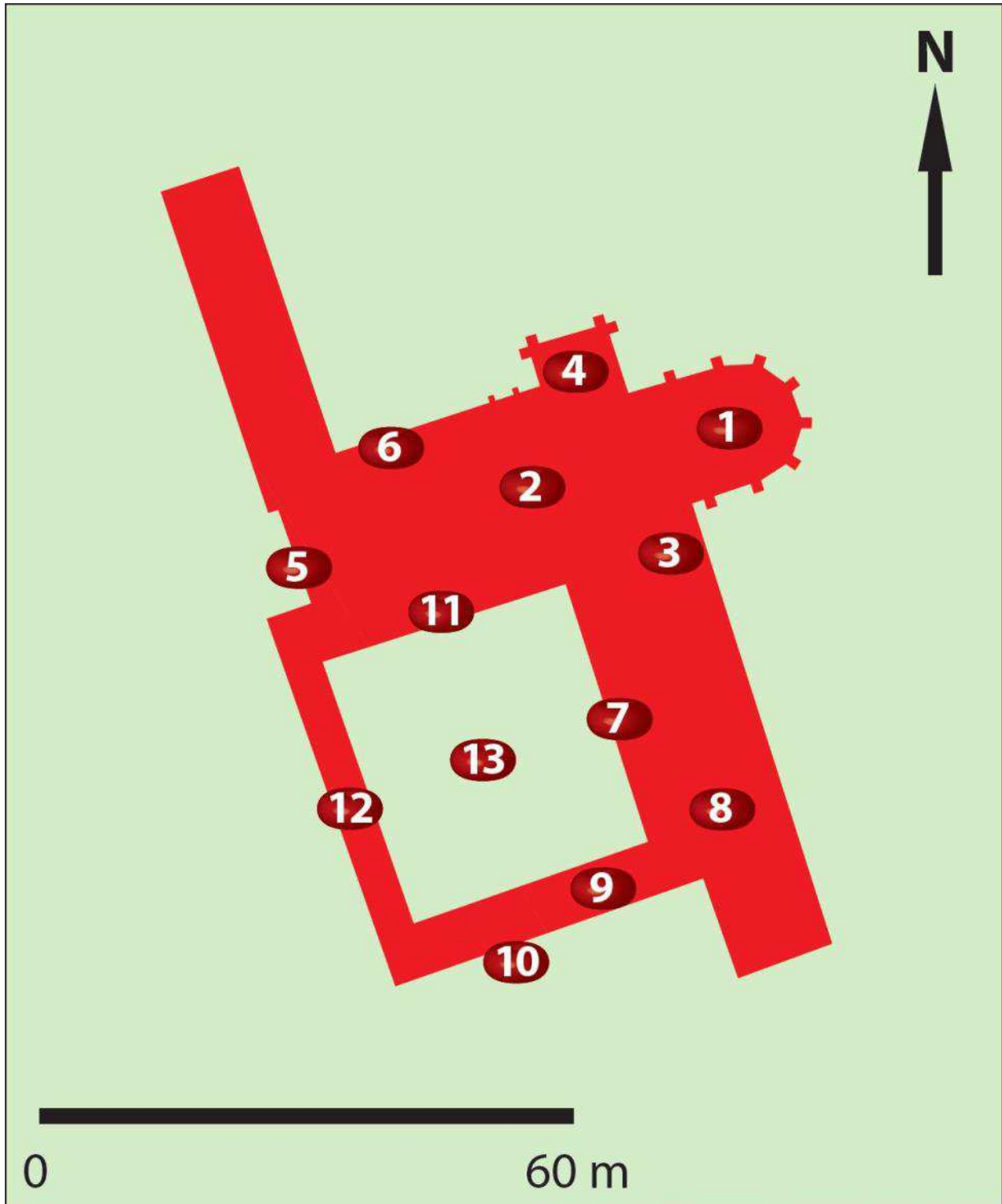
Affiche d'une exposition réalisée par la *Ligue des Amis de la Cambre* afin de récolter des fonds pour la restauration de l'abbaye, 1922 (APC).

Plan A : l'abbaye de la Cambre



- | | |
|-------------------------------------------|-------------------------------------------------|
| 1. Église | 15. Remise |
| 2. Cloître | 16. Grange |
| 3. Palais abbatial | 17. Four |
| 4. Annexes du palais abbatial | 18. Vestiges du mur d'enceinte |
| 5. Cour d'honneur | 19. Vestiges du mur d'enceinte |
| 6. Presbytère | 20. Aile sud de l'école militaire (« bloc A ») |
| 7. Communs | 21. Aile nord de l'école militaire (« bloc B ») |
| 8. Hémicycle | 22. Conciergerie |
| 9. Porte principale | 23. Annexes contemporaines de l'IGN |
| 10. Cour sud (« Promenade des abbesses ») | 24. Jardins en terrasse |
| 11. Communs de la cour sud | 25. Jardin est |
| 12. Infirmerie | 26. Jardin nord |
| 13. École | 27. Chapelle Saint-Boniface |
| 14. Écuries | |

Plan B : l'abbatiale



1. Chœur
2. Nef
3. Chapelle latérale sud
4. Chapelle latérale nord
5. Façade principale
6. « Petit cloître »
7. Galerie est du cloître

8. Aile capitulaire
9. Galerie sud du cloître
10. Mur de l'ancien réfectoire
11. Galerie nord du cloître
12. Galerie ouest du cloître
13. Préau

L'abbatiale

L'ancienne abbatiale de la Cambre est l'un des plus remarquables exemples d'églises cisterciennes de nos régions. Un premier sanctuaire est construit à l'initiative de Gisèle vers 1200. Peut-être est-il d'abord érigé en bois, avant d'être remplacé par un oratoire en pierre dont une partie pourrait correspondre à la chapelle latérale sud (XIII^e siècle) de l'actuelle église. La construction de cette dernière débute par le chœur vers 1340. La nef appartient à la seconde moitié du XIV^e siècle et la façade principale (ouest) aux environs de 1400. Le chantier semble en tout cas terminé à la charnière des XIV^e et XV^e siècles ; en 1395, l'abbaye vend une carrière à Bruxelles, ce qui laisse penser qu'elle n'a plus besoin de pierre et que la maçonnerie de l'église est achevée. L'église pourrait être attribuée au maître maçon ducal Adam Gheerys à qui l'on doit aussi l'église de Vilvoorde – qui relève du domaine de la Cambre sous l'Ancien Régime – ou encore l'église du prieuré de Rouge-Cloître à Auderghem.



↑ L'église et le mur d'enceinte de l'abbaye en 1703 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 3056).

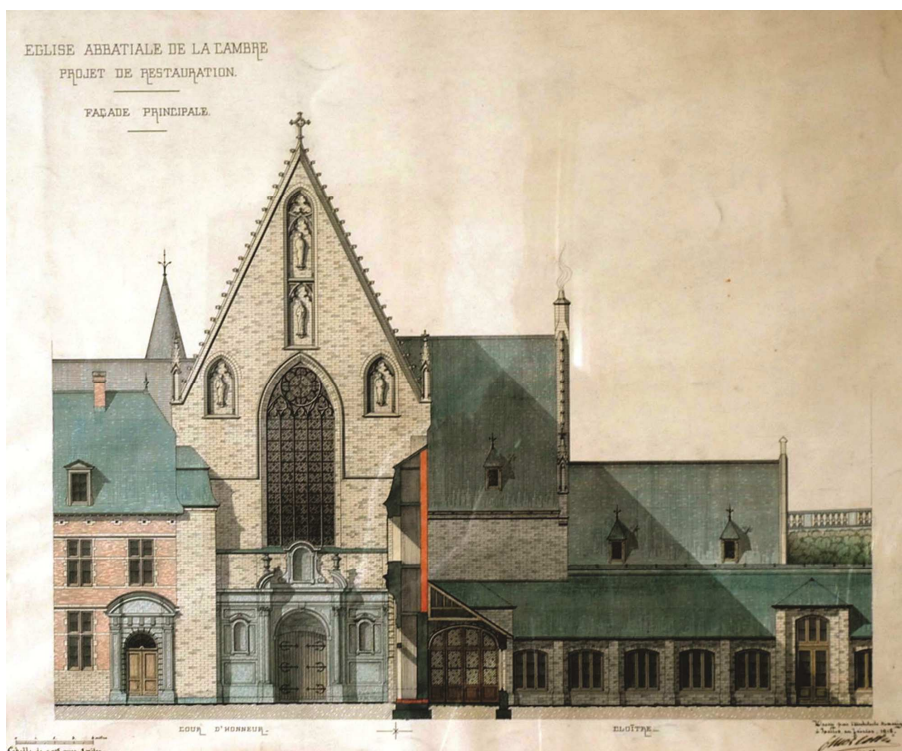
← Façade principale de l'ancienne abbatiale (photo 2016).

Il s'agit d'un édifice de style gothique en pierre blanche avec toitures d'ardoises. Long de 54 mètres, il compte une nef unique de 11 mètres de large couverte en bardeaux, terminée par un chœur voûté. Au nord et au sud, il est flanqué par une chapelle ; en plan, ces deux constructions donnent l'impression de former un transept, ce qui est faux, car il n'y a pas de croisée. La chapelle sud pourrait

correspondre aux vestiges du premier sanctuaire en pierre du XIII^e siècle, tandis que la chapelle nord est un ajout du XV^e siècle. Initialement, ces deux parties étaient séparées du chœur des moniales et avaient des fonctions liturgiques spécifiques. En connexion avec le cloître, la chapelle sud était réservée à l'usage exclusif des moniales. À l'opposé, la chapelle nord ne faisait pas partie de la clôture et était ouverte au public via une galerie (le « petit cloître ») longeant le côté nord de la nef (Plan B).

D'est en ouest, on trouvait d'abord le chœur des prêtres, puis, dans la nef, à hauteur de l'arc triomphal, le chœur des moniales, enfin, plus près de l'entrée principale, le chœur des sœurs converses et des malades.

L'église a subi de nombreuses transformations au cours des siècles. Incendiée à la fin du XVI^e siècle, elle est restaurée sous les abbatiats de Catherine d'Ittre (1594-1599) et de Jeanne de Penin (1599-1642). Une analyse dendrochronologique réalisée en septembre 2005 confirme la réfection des charpentes à cette époque – l'abattage des bois peut être estimé entre 1598 et 1599. Plus tard, vers 1730, afin d'harmoniser l'église avec les autres façades de la cour d'honneur, le portail gothique est recouvert d'un décor de style baroque. Au XIX^e siècle, l'établissement de l'école militaire (1874-1908) sera lui aussi dommageable pour le sanctuaire ; la moitié ouest de la nef sert de gymnase, tandis que seuls le chœur et une petite partie de la nef sont encore réservés au culte.



Projet pour la restauration de la façade principale de l'église, E. Collès, février 1918 (APC).

L'église fait l'objet de restaurations sous la conduite de l'architecte É. Collès entre 1907 et 1923. C'est dans ce contexte qu'est envisagée la construction d'une tour-clocher à l'angle de la chapelle

nord et du chœur ; ce projet restera sans suite. En 1920, on procède en revanche à la restauration de la nef, des toitures, des fenêtres et des corniches du chœur, de même qu'au renouvellement de l'arc triomphal. En 1921, la tourelle d'escalier située au nord de la chapelle septentrionale est démolie.

D'autres travaux sont ensuite menés sous la direction de l'architecte G.-Ch. Veraart : nouveaux plans pour la voûte en bardeaux de la nef, restauration du porche nord, nouveau clocheton (1923) ; aménagement de la sacristie (1924), du maître-autel (1925), de l'autel de de la chapelle sud et de la chaire de vérité (1926) ; installation de vitraux dans la chapelle nord (1935), dans la chapelle sud (1931) et dans le chœur (1935) ; placement de nouvelles orgues (1931) ; nouveaux fonts baptismaux (1934) ; décapage de la nef, placement des boiseries, du chemin de croix, du vitrail de façade et des stalles du chœur (1938-1940).

Depuis 10.08.1909, l'ancienne abbatale est élevée au rang d'église paroissiale Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe Néri.

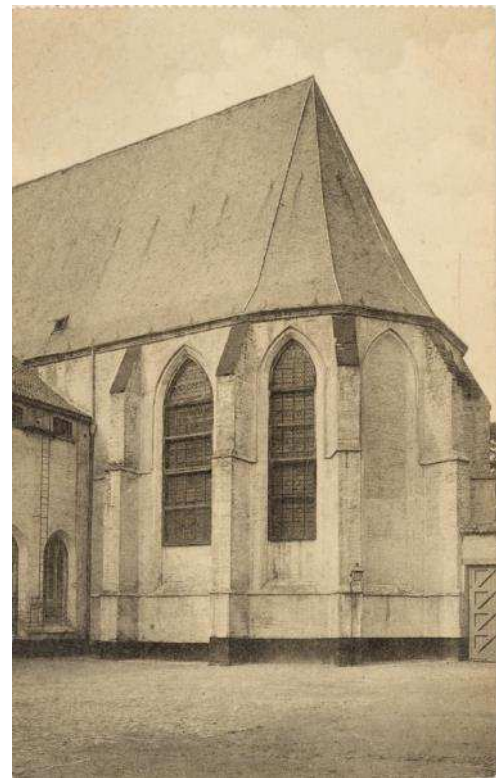
Le chœur

À pans coupés, le chœur (Plan B-1) est marqué par de puissants contreforts à l'extérieur. La sobriété intérieure chère à l'ordre cistercien a, quant à elle, été mise à mal par les diverses restaurations. L'aspect était très différent au XIV^e siècle, un style dépouillé, sans sculptures ni vitraux historiés ; il faut en effet attendre le règne de Charles Quint pour que des vitraux soient placés dans le chevet.

L'incendie de l'église en 1581 provoque l'écroulement des voûtes du chœur qui est restauré dans un esprit Renaissance sous les archiducs Albert et Isabelle au début du XVII^e siècle. Les voûtes sont d'abord remplacées par un plafond plat rythmé par quelques grosses poutres transversales – ces poutres subsistent toujours au-dessus des voûtes actuelles ; redécouvertes en 2005 lors d'une analyse des charpentes, elles gardent des traces de polychromie et des fragments de textes bibliques. Les voûtes actuelles sont maçonnées sous l'abbesse Marie Rovelly (1642-1668) qui, en 1657, obtient un don d'une série d'arbres de la forêt de Soignes pour établir le cintrage.

Restauré en plusieurs phases dans les années 1920 et 1930, le chœur est orné de vitraux réalisés par E. P. Colpaert et Anto Carte (1935) ; ils représentent la Sainte Trinité et les Anges thuriféraires. Le maître-autel (1927) réemploie la pierre de l'autel du XIV^e siècle retrouvée dans le sous-sol du chœur pendant les travaux de réfection. Le petit autel date lui de 1974. Les stalles néogothiques ont été réalisées par P. Soffeyn en 1939.

Chevet de l'ancienne abbatale, début du XX^e siècle (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).



Le chœur et les vitraux des années 1930 (MRAH, 2014).

La nef

Sobre, la nef est séparée du chœur par un arc triomphal (Plan B-2). Au nord et au sud, elle est éclairée par six larges fenêtres en arc brisé. À la différence du chœur, elle n'a jamais été voûtée. Profondément remaniée au début du XVII^e siècle, elle est dotée d'un plafond à caissons dont subsistent encore les puissants entrails et toute l'ossature de la charpente supérieure. Les grosses poutres de chênes ont été coupées dans la forêt de Soignes vers 1603 et correspondent à trente arbres offerts par les archiducs Albert et Isabelle pour la restauration de l'église. Leur polychromie du début du XVII^e siècle a été refaite dans les années 1920. On y lit des versets laudatifs en l'honneur de la Vierge.

L'aménagement actuel a été réalisé par les architectes G.-Chr. Veraart et E. Richir durant l'entre-deux-guerres. À cette époque, les murs sont percés de plusieurs ouvertures sur le cloître et le « petit cloître » ; autrefois, seule une porte latérale reliait le chœur des converses à la galerie nord du cloître.

Les quatorze stations du chemin de croix, entourées de lambris, sont dues au peintre borain d'origine italienne A. Carte (1939). Sur le mur latéral nord s'observe le plus ancien tableau du sanctuaire, un *Ecce Homo* par A. Bouts (1460-1549). Les fonts-baptismaux (première moitié du XX^e siècle) sont installés dans un espace aligné sur le « petit cloître » ; ils sont ornés d'un bas-relief néo-roman en pierre figurant Adam et Ève, le Baptême du Christ, Jésus mort sur la croix et la Résurrection. À l'angle de la chapelle sud, la chaire de vérité est l'œuvre B. Van Uytvanck (1926). Sur le mur latéral sud, près de la porte principale de l'église, se trouvent une statue de Notre-Dame de Lourdes (F. Malfait, restaurée en 1986) ainsi qu'une plaque commémorative de la consécration de l'église le 18.10.1927. Sur la tribune, les orgues en chêne et toile de lin sont de type Walcker (1931) ; le buffet a été dessiné par les architectes G.-Chr. Veraart et E. Richir.



Le plafond et les poutres de la nef (MRAH, 2014).



← Le chemin de croix réalisé par A. Carte en 1939 (MRAH, 2014).

↓ Plaque commémorative de la consécration de l'église le 18 octobre 1927 (MRAH, 2014).



La chapelle Notre-Dame

Le mur oriental de cette chapelle est sans doute l'un des plus anciens de l'abbaye (Plan B-3). Percé d'une belle fenêtre en triplet, formant le chevet plat de ce volume, il pourrait remonter à la fin du XIII^e siècle et faire partie de la première église ; il est en tout cas antérieur au chœur actuel avec lequel il ne s'accorde ni par l'appareil ni par l'épaisseur, pas plus que par le style des fenêtres.

La chapelle a gardé sa voûte primitive. La clé montre une abbesse ou un abbé (saint Bernard ?). Les retombées se font sur des consoles historiées reposant sur des colonnes engagées dans les angles. Ces consoles représentent quatre têtes dans leur partie supérieure (un homme, une femme, un moine et une béguine) et quatre sujets narratifs dans le bas : un loup dévorant un agneau, une sirène, un lion à deux corps tenant un écu, un singe et son petit. Les chapiteaux sont moins caractéristiques et uniquement rehaussés de décors feuillagés.

Un vitrail de l'Annonciation et la Naissance (R. Strebelle et J. Colpaert, 1931) orne le mur est. Le vitrail placé au-dessus de la porte menant au cloître représente quant à lui saint Benoît (R. Strebelle et J. Colpaert, 1946). La chapelle compte en outre un triptyque figurant sainte Anne, Marie et Jésus (G. Maraite, copie d'une œuvre du XV^e siècle).



Les vitraux surmontant l'autel de la chapelle sud (MRAH, 2014).

La chapelle Saint-Boniface

La chapelle nord est plus tardive que le reste de l'église et date probablement du XV^e siècle (Plan B-4). Elle présente un appareil différent, du grès jaunâtre plus argenté et de format plus petit. Ayant considérablement souffert pendant l'incendie de 1581, elle est presque entièrement reconstruite ; à l'extérieur, la grande fenêtre nord est marquée du millésime 1598. La voûte actuelle en brique sur croisées

d'ogives est réalisée sous Isabelle de Grobbendonck (1683-1709) ; les armes de cette abbesse figurent à la clé. Les retombées s'appuient sur quatre élégantes consoles représentant les Docteurs de l'Église.

Initialement, la chapelle était séparée du chœur des religieuses par un mur de pierre bas. La porte ouest, réservée au clergé, donnait à l'extérieur ; depuis le XV^e siècle, elle ouvre sur un couloir voûté appelé aujourd'hui « petit cloître », débouchant dans la cour d'honneur à l'autre extrémité (cfr. *infra*).

Au-dessus de l'autel, la châsse de saint Boniface est exécutée vers 1660 sur ordre de l'abbesse Françoise de Boussu (1668-1683) ; elle contient les reliques de saint Boniface mort en 1261. Elle a été transférée à l'église Notre-Dame de la Chapelle en 1860 et ramenée à la Cambre en 1934 après les travaux de restauration. Au nord, un vitrail figure une scène de la vie de saint Boniface (E. Colpaert et L. Navez, 1935). À l'est, un autre vitrail illustre quant à lui la vie de sainte Alice. L'angle de la chapelle et du chœur est orné d'une statue du Sacré Cœur (M. Matthieu, 1936).

La châsse de saint Boniface, 2^e moitié du XVII^e siècle (MRAH, 2014).



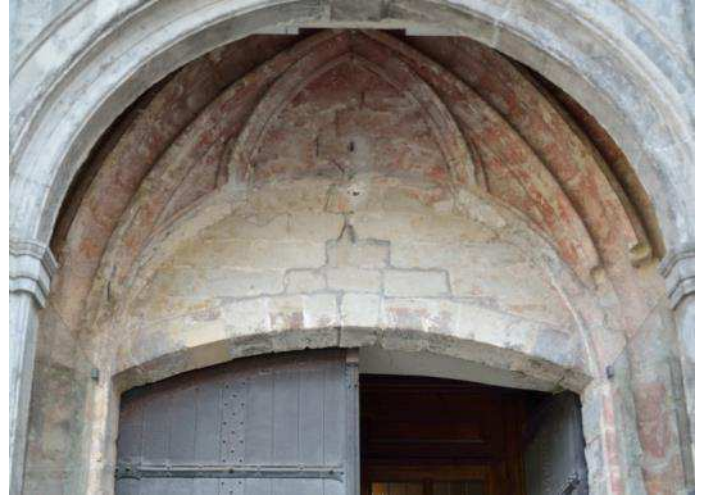
La façade principale

Achevée vers 1400, la façade occidentale de l'église est très soignée et admirablement décorée (Plan B-5). Dans la partie supérieure, quatre niches trilobées abritent les copies de quatre statues dont les originaux, très mutilés, sont désormais conservés dans le cloître : la Vierge, saint Bernard, sainte Marie Madeleine (?) et saint Jean-Baptiste. La présence de statues sur la façade d'une église de moniales cisterciennes est tout à fait remarquable et même exceptionnelle. Les statues et les décors architectoniques en pierre calcaire appartiennent au style gothique brabançon tardif. Les rampants du pignon sont décorés de feuilles de chou frisées et terminés par un fleuron. Au-dessus de la porte axiale, la façade est percée d'une large baie. Cette verrière remplace une fenêtre plus étroite qui, avant les déprédations des Guerres de Religion, était ornée d'un vitrail aux armes de Charles Quint. Le percement actuel date de l'époque de la restauration du monastère sous les archiducs Albert et Isabelle ; la gorge de l'arc brisé est marquée du millésime 1609. Le vitrail actuel représente Notre-Dame (F. P. Colpaert et A. Carte, 1938).

Depuis le début du XVIII^e siècle, le portail est recouvert par un décor baroque destiné à l'uniformiser aux autres bâtiments de la cour d'honneur. Deux colonnes corinthiennes portent un entablement classique et un fronton circulaire où s'insère une niche monumentale. Les travées latérales compte chacune une niche plus petite. Les angles sont couronnés par deux vases d'amortissement. Derrière ce décor se devine encore le portail gothique.



La façade occidentale de l'église avant la restauration des années 1920 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).



↑ Détail du portail gothique dissimulé derrière le décor baroque (photo 2016).

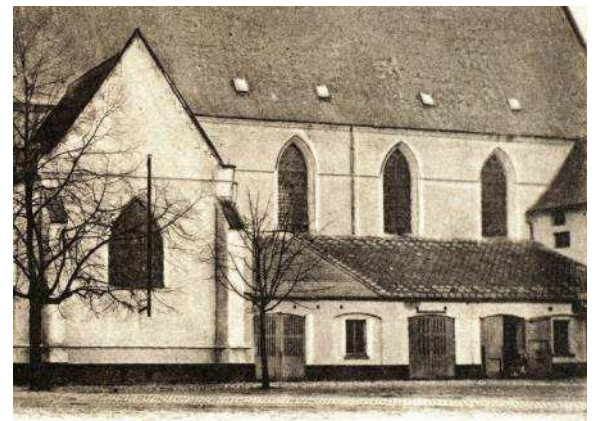
← Le décor baroque du portail de l'église, début du XVIII^e siècle (photo 2016).

Le petit cloître

Bordant le flanc nord de la nef, l'actuelle chapelle du Saint Sacrement correspond au « petit cloître » érigé dans le courant du XV^e siècle (Plan B-6). Celui-ci constituait autrefois un couloir voûté menant de la cour d'honneur vers le chœur des prêtres via la chapelle Saint-Boniface. Presque entièrement refait en 1927, il ne comporte que peu d'éléments anciens. Vers l'ouest, les deux travées dépourvues de fenêtres sont les seuls éléments primitifs. Ce « petit cloître » devait également servir de chapelle aux laïcs. À l'époque de l'école militaire, il est utilisé comme hangar. Aujourd'hui, il sert de chapelle de semaine. Près de la porte d'accès au presbytère et de celle menant à la cour d'honneur se trouvent une peinture de Saint Philippe Néri, premier saint patron de la paroisse (G. Reni, 1615), ainsi qu'un monument aux paroissiens morts au cours de la Première Guerre mondiale (1929).

↙ Le « petit cloître » sert désormais de chapelle de semaine (MRAH, 2014).

↓ Le « petit cloître » adossé au mur nord de l'église, début du XX^e siècle (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).



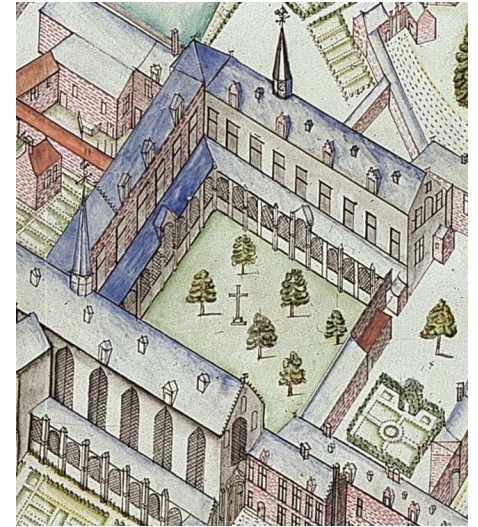
Le cloître

Centre de gravité de l'abbaye, le cloître (Plan B) reliait les points les plus importants de la vie des moniales et entourait un jardin central ou « préau ». Espace de déambulation de premier plan, c'était aussi un lieu de méditation. Il compte quatre galeries qui desservait l'église au nord, l'aile capitulaire à l'est et le réfectoire au sud ; il semble que la galerie ouest n'ait jamais été flanquée d'un bâtiment destiné aux sœurs converses, comme c'était le cas dans les autres abbayes cisterciennes.

Pour une abbaye de femmes, le cloître de la Cambre a des dimensions remarquables : 40 mètres sur 37 mètres, soit quelque 1400 mètres carrés, des proportions sans doute inspirées de celles de l'abbaye de Villers. La première phase de construction se situe au début du XIII^e siècle. Un sondage archéologique opéré en 2007 à l'angle de l'aile capitulaire et du réfectoire (démoli) indique que le cloître fut bâti sur des pieux en bois, sans doute pour résoudre des problèmes d'humidité liés à la source du Maelbeek toute proche. Les galeries étaient initialement recouvertes de structures en bois qui les rendaient particulièrement vulnérables. Elles seront d'ailleurs détruites dans l'incendie qui ravage le site pendant les Guerres de Religion.

Le cloître est reconstruit sous l'abbesse Jeanne de Penin (1599-1642). Les baies gothiques ouvertes sont remplacées par des fenêtres vitrées. Au centre de chaque bras, une ouverture plus haute permet d'accéder au préau et correspond à une voûte simulée en croisée d'ogive ; les autres travées sont couvertes en berceau surbaissé.

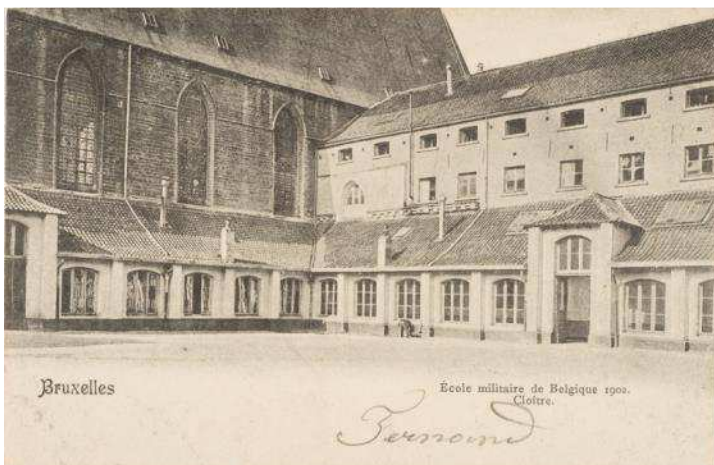
L'ensemble subit d'importants dommages aux XIX^e et XX^e siècles. À l'époque de l'occupation de l'abbaye par l'école militaire, une partie du cloître accueille le mess des officiers. Durant la Première Guerre mondiale, l'armée allemande utilise une partie des charpentes des galeries comme bois de chauffage. Au début des années 1920, les galeries sont en ruines.

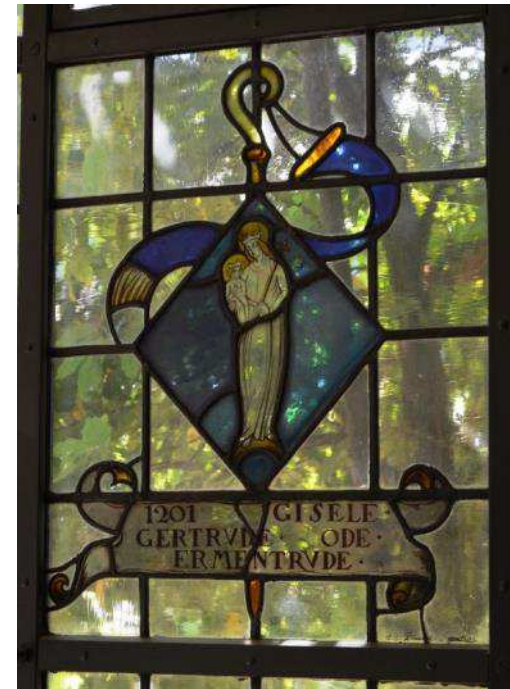


Le cloître vers 1716-1720 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 8676/A).

↙ Le cloître à l'époque de l'occupation par l'école militaire, 1902 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

↓ Le mess des officiers installé dans le cloître, vers 1900 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).





Le cloître est finalement restauré entre 1932 et 1934. L'état de délabrement est tel que le chantier prend quasiment l'allure d'une reconstruction totale de l'état de la fin du XVIII^e siècle. Les voûtes autrefois en stuc sont refaites en ciment armé. Les anciens carreaux de sol sont remplacés par un carrelage de ciment Portland. Les fenêtres sont ornées de vitraux héraldiques avec armes et les noms des abbesses successives et ceux de quelques religieuses nobles (F. P. Colpaert, 1933).

En 2013-2014, les façades et la toiture de l'aile capitulaire, le mur sud du cloître – correspondant au mur gouttereau nord du réfectoire démoli (cfr. *infra*) – de même que les façades du cloître donnant sur le préau font l'objet d'une restauration : réfection des maçonneries conservées, remplacements ponctuels et rejointoyage. Les façades de l'aile capitulaire et du préau sont enduites à la chaux tandis que les matériaux du mur de l'ancien réfectoire restent apparents. Les menuiseries (corniches, châssis, lucarnes), les ferronneries (grilles, ancrages) et les vitraux du cloître sont également restaurés.

Le bras oriental et l'aile capitulaire

La galerie orientale du cloître (Plan B-7) est adossée à l'aile capitulaire (Plan B-8). Celle-ci doit son nom à la salle capitulaire (ou « du chapitre »), espace consacré à la vie sociale de la communauté où les moniales écoutaient quotidiennement la lecture d'un chapitre de la règle de saint Benoît. Le noyau le plus ancien de cette aile remonte au premier quart du XIII^e siècle. De cette phase de construction date sans doute la porte reliant le cloître à la chapelle Notre-Dame, soit l'entrée des moniales vers le chœur ; la niche creusée à gauche de celle-ci abritait une lampe à huile aux heures d'office avant l'aurore. Dans le

↑ Vitrail aux armes des premières abbesses de la Cambre (MRAH, 2014).

↖ Le cloître avant la restauration de 1932-1934 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

parement extérieur de l'aile capitulaire et de la chapelle sud, côté préau, subsistent également quelques vestiges en pierre, sans doute les restes d'une ancienne corniche de type roman.



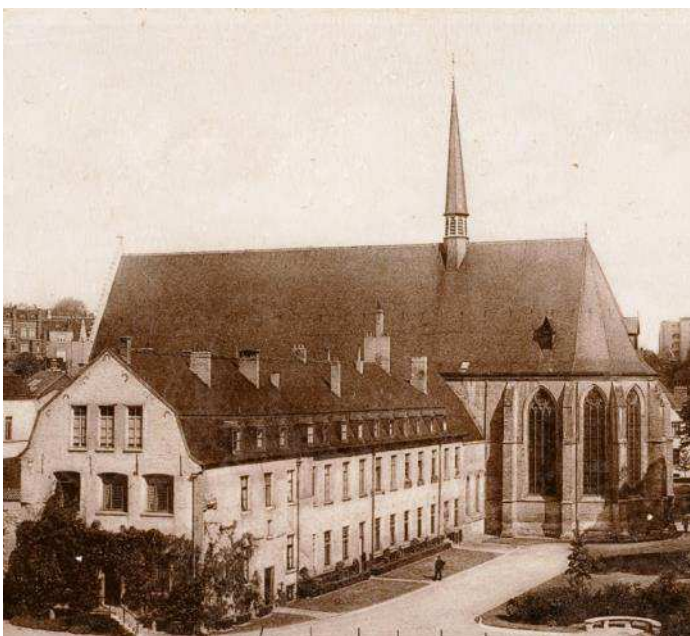
Vestiges d'une corniche de type roman sur le mur ouest de la chapelle Notre Dame et de l'aile capitulaire (MRAH, 2014).

Au rez-de-chaussée de l'aile capitulaire se trouvaient la sacristie, la salle du chapitre et une petite bibliothèque. L'étage était occupé par le dortoir des religieuses. Au XV^e siècle, le bâtiment est dédoublé vers l'est par une série d'annexes comprenant notamment le lavoir (démoli au XIX^e siècle). Il est partiellement reconstruit et exhaussé au début du XVII^e siècle ; en 1614, les cisterciennes bénéficient en effet d'un don de 300 livres de gros de Flandre des archiducs Albert et Isabelle afin de refaire le dortoir.

Depuis le XIX^e siècle, le bâtiment est surmonté d'une toiture mansardée avec lucarnes sous fronton triangulaire. Il présente une longue façade rythmée par quatorze travées sur deux niveaux. Des relevés archéologiques réalisés pendant la restauration du bâtiment en 2014 ont permis de préciser le type de matériaux mis en œuvre : pierre blanche et grès ferrugineux, pierre bleue, brique et métal.

↙ L'aile capitulaire et l'église (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

↓ Le pignon sud de l'aile capitulaire après sa restauration en 2014 (photo 2016).

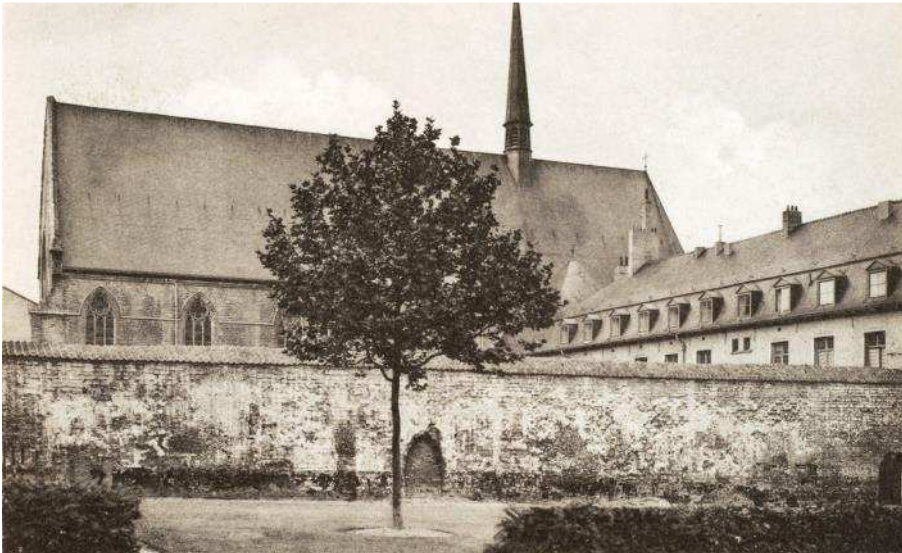


L'ancienne aile capitulaire est désormais occupée par la paroisse Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe Néri.

Le bras sud

La galerie sud du cloître (Plan B-9) longeait autrefois le réfectoire. Ce dernier est érigé dans la seconde moitié du XIII^e siècle et détruit pendant les Guerres de Religion de la fin du XVI^e siècle. Sa reconstruction est réalisée au plus tard vers 1650. Au début du XVIII^e siècle, il compte un étage et est sommé d'un clocheton au milieu de la toiture ; il est aussi flanqué d'annexes (cuisines et fournil).

Le réfectoire est démoli peu de temps après la fermeture du monastère, vraisemblablement entre 1797 et 1810. Seul le mur gouttereau nord du bâtiment a été conservé (Plan B-10). Construit en moellons de pierre blanche, il est percé de quatre fenêtres en arc brisé et d'une porte (début XX^e siècle) communiquant avec la galerie sud du cloître ; la porte médiévale qui donnait sur le réfectoire est murée. À gauche de celle-ci s'observent les traces du *lavatorium* mural de la seconde moitié du XIII^e siècle. Il s'agit de l'ancienne fontaine claustrale. Indispensable pour les ablutions prescrites par la règle le matin et avant les repas, elle servait aussi pour la cérémonie funèbre des ensevelissements, la dernière toilette du défunt. Deux renforcements encadrent deux bancs de pierre sur lesquels reposaient deux bassins supérieurs en pierre ; l'eau s'écoulait dans un bac inférieur au niveau du sol.



Le mur nord de l'ancien réfectoire, fermant la galerie sud du cloître, vers 1900 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).



↑ Les deux banquettes de l'ancien *lavatorium*, 1934 (IRPA, cliché Becker).

↖ Mur gouttereau nord de l'ancien réfectoire (MRAH, 2008).

En 2014, dans le cadre de la restauration des galeries du cloître et du mur de l'ancien réfectoire, quelques moellons de ce dernier sont remplacés en pierre d'Ernzen.

C'est dans la galerie sud que sont désormais conservées les statues en pierre provenant de la façade de l'église (ca 1400). On y trouve aussi une fresque de L. Ch. Crespin représentant le baptême du Christ, des fonts baptismaux de J. Stoffeyn (1934), de même qu'un autel dédié à saint François d'Assise et une fresque de R. Strebelle contant la vie du saint.

Le bras nord

Adossée à l'église, la galerie nord du cloître (Plan B-11) est l'une des plus touchées par l'incendie qui ravage l'abbaye pendant les Guerres de Religion. À gauche de la porte dite « des converses », une petite niche creusée dans le mur était destinée à recevoir une veilleuse marquant l'entrée du sanctuaire. L'emploi de pierre ferrugineuse et l'état de conservation de cette porte par rapport au mur ravagé par le feu indique qu'elle a été rebâtie après l'incendie au début du XVII^e siècle, en même temps que les murs donnant sur le préau.

Au centre de la galerie, sur la paroi du préau, une pierre dédicatoire rappelle la restauration du cloître en 1932 : « DeLetVM eCCe sVrreXI pVL ChrIVs » (« Après avoir été détruit, voici que je suis ressuscité plus beau »). Près de la porte menant vers la chapelle Notre-Dame, un autel est dédié à saint Joseph.



La galerie nord du cloître (MRAH, 2005).

Le bras ouest

La configuration et l'utilisation de l'aile ouest (Plan B-12), traditionnellement celle des convers dans les abbayes d'hommes, n'est pas aussi claire dans les abbayes de femmes. Le bâtiment qui flanquait cette partie du cloître pouvait tout aussi bien servir de logement pour les sœurs converses, ou alors de cellier, de remises, etc. Dans le cas de la Cambre, il semble qu'il n'y ait jamais eu de construction majeure le long de la galerie occidentale, comme on peut le constater sur les cartes et plans. Aujourd'hui, la galerie est ornée d'une fresque évoquant la vie de sainte Alice (I. vander Linden, 1957), d'une crèche (P. et J. Stoffeyn, 1943) et d'une statue de saint Jean (chêne, XV^e siècle).

Le préau

L'espace central du cloître forme le préau (Plan B-13). Fermé aux profanes, il était seulement accessible aux moniales qui venaient y prier ou y méditer. Aménagé en jardin, il est agrémenté d'une fontaine en son centre. Près de la galerie sud se trouve la tombe de Maxime Antoine Carton de Wiart (1875-1944), curé de Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe Néri, l'un des grands artisans de la restauration de l'abbaye durant l'entre-deux-guerres.



Le préau du cloître avec la galerie ouest et le palais abbatial au second plan (MRAH, 2014).

Le palais abbatial

Le quartier réservé au logement de l'abbesse se compose du palais abbatial proprement-dit (Plan A-3) ainsi que d'une série d'annexes qui le prolongent vers le sud (Plan A-4).

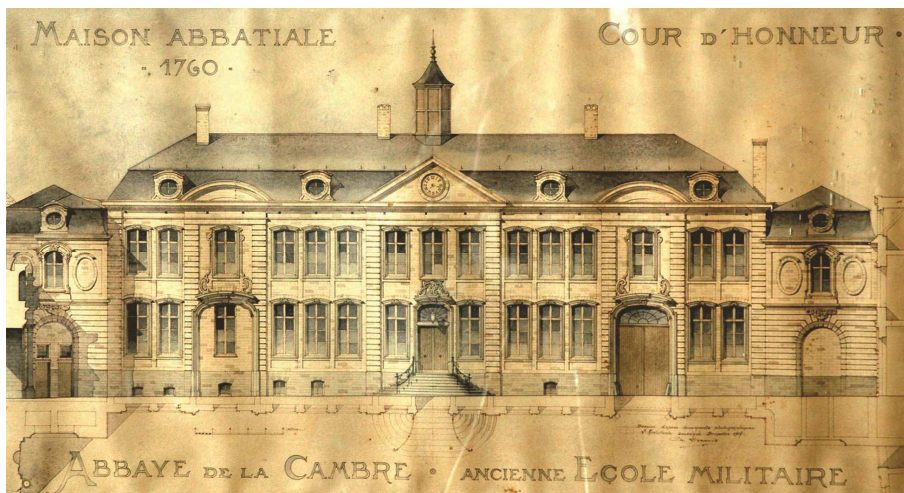
Au départ, l'abbesse loge dans une cellule individuelle aménagée à l'étage de l'aile capitulaire. Plus tard, un bâtiment est érigé spécialement pour elle à proximité de l'entrée publique de l'église, en bordure de l'actuelle cour d'honneur. Ayant subi d'importants dégâts au cours des Guerres de Religion, il est reconstruit entre la fin du XVI^e et le milieu du XVII^e siècle.

Un nouveau palais abbatial est édifié au même emplacement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les fondations de l'ancien bâtiment sont en grande partie réutilisées. Une étude dendrochronologique des charpentes réalisée en 2005 donne une estimation des abattages des bois au printemps 1759. Cette datation est confirmée par un millésime forgé dans l'imposte de fer surmontant la porte principale (1760) qui porte également les armes de la dernière abbesse de la Cambre, Séraphine Snoy (1757-1794).

Comptant deux niveaux sous une toiture mansardée en ardoises, le bâtiment est la première construction que l'on aperçoit en pénétrant dans la cour d'honneur par le nord. L'entrée principale se trouve au centre de la façade, dans l'axe de la porte principale de l'abbaye. Elle est précédée d'un perron de huit marches. La façade forme un large rectangle. Les fenêtres sont groupées, par deux et par trois, dans des divisions verticales marquées par six pilastres soutenant trois frontons. Le corps central est surmonté d'un fronton triangulaire doté d'une horloge. Il compte trois fenêtres à l'étage et le perron dans le bas avec sa porte armoriée, encadrée de deux fenêtres. Chaque aile est dominée par un fronton courbe. Celle de droite est percée d'une porte cochère qui permet de rejoindre la cour sud et les jardins. Celle de gauche est ornée d'une porte cochère simulée. Le développement de l'étage forme quinze fenêtres groupées et rythmées symétriquement. La toiture mansardée compte quatre lucarnes ovales posées entre les frontons. Une poivrière munie d'abat-son et coiffée d'une girouette occupe le milieu du faîte.



Le palais abbatial vers 1900
(coll. Belfius Banque-Académie royale
de Belgique © ARB-SPRB).



Le palais abbatial. Dessin d'après documents photographique, Ch. Demanais, 1917 (APC).

À droite et à gauche, le palais est flanqué par un pavillon, plus bas, construit en saillie et orné d'une fausse porte au rez-de-chaussée et de deux fausses fenêtres ovales à l'étage. Le pavillon de droite s'ouvre vers l'arrière sur les jardins en terrasses. Sur la façade du pavillon de gauche a été placée une plaque rendant hommage à G. Des Marez (1870-1931), historien, archiviste et avocat, l'une des grandes figures de la restauration de la Cambre.

Les différents volumes sont construits en brique. La pierre blanche et la pierre de taille sont réservées aux frontons, pilastres, cordons, corniches, trous de boulin, chaînages d'angle, soubassements, encadrement de portes et de fenêtres. Les façades sont désormais couvertes d'un enduit blanchâtre et les soubassements goudronnés.

Depuis au moins le XVII^e siècle, une aile prolonge le palais abbatial vers le sud par diverses annexes irrégulières et sans alignement. Entre 1720 et 1726, ce groupe de constructions est remplacé par une aile unique, perpendiculaire sur l'arrière du palais. Cette même aile est reliée au cloître avant 1770 pour former une cour. Ces annexes sont encore agrandies au XIX^e siècle. Au début des années 1980, suite à des dégradations liées à la nature aquifère du terrain, l'aile sud du quartier de l'abbesse menace de s'effondrer. Pendant l'hiver 1984-1985, la société TubÉtai démonte les élévations des XVIII^e et XIX^e siècles, renforce le sous-sol au moyen de structures bétonnées, avant de reconstruire le tout à l'identique.



Les annexes sud aujourd'hui
(photo 2016).

L'ancien palais abbatial est désormais occupé par l'IGN. Les annexes sud sont quant à elles investies par l'École nationale supérieure des Arts visuels.

La cour d'honneur

Une série de bâtiments secondaires forment un fer à cheval autour du palais abbatial pour créer une cour d'honneur qui constitue l'espace d'accueil de l'abbaye (Plan A-5). Au début du XVIII^e siècle, des plans de remaniement tâchent d'harmoniser cet ensemble. Si la création de la cour d'honneur doit surtout être attribuée à l'abbesse Louis Delliano y Velasco (1718-1735), elle sera parachevée par ses successeurs. Delliano fait élever les deux ailes latérales de la cour, le presbytère à l'est, les communs à l'ouest. C'est aussi sous son abbatiat que le portail de l'église est recouvert d'un décor baroque. Il faudra toutefois attendre encore quelques décennies pour que la cour soit achevée avec la construction de l'hémicycle (après 1777).



La cour d'honneur au début du XX^e siècle (coll. Van Kalken).

Le presbytère

Le presbytère sert initialement au chapelain et aux confesseurs. Le premier bâtiment est sans doute détruit durant les Guerres de Religion de la fin du XVI^e siècle. Sa reconstruction est achevée au plus tard vers 1650. Il est alors établi dans l'angle nord-est de la cour d'honneur, non loin la porte principale. Une nouvelle cure (Plan A-6) est construite contre le mur nord de l'église et le « petit cloître » sous l'abbesse Louise Delliano y Velasco. L'objectif est de l'intégrer dans la cour d'honneur mais aussi de le doubler d'un logis destiné aux hôtes de l'abbaye.

Quelques aménagements sont apportés pendant l'abbatiat de Séraphine Snoy (1757-1794). Ils portent notamment sur la pose d'une nouvelle toiture ; une analyse dendrochronologique réalisée en 2005 a permis de déterminer que l'abattage des bois des charpentes se situe entre 1762 et 1770. La porte principale, qui se trouvait d'abord au milieu de la façade, a été déplacée pour répondre à celle des communs situés de l'autre côté de la cour d'honneur. Elle est surmontée d'un

écu où s'observent le monogramme et la devise (*Amor et Fides*) de Séraphine Snoy. L'extrémité droite de la toiture a été rehaussée et mansardée sur deux mètres, toujours en vue d'harmoniser la façade du presbytère avec les reste de la place ; cet ajout d'un autre style devait encadrer la façade de l'église et son portail par un pendant du pavillon construit au côté opposé, dans le prolongement du palais abbatial.



Le presbytère vers 1900 (coll. Lombaert).

Le bâtiment compte deux niveaux sous toiture d'ardoises non mansardée avec lucarnes à fronton. Il est construit en brique, la pierre blanche étant réservée pour les angles et les encadrements de baies. Les façades sont peintes en ocre-jaune et le soubassement goudronné. Initialement, toutes les fenêtres avaient des croisillons ; seule l'une d'entre elles (murée), au pignon nord, est conservée dans son état primitif. Au sud, le portail donnant dans le « petit cloître » est orné de pilastres et d'un fronton circulaire. À l'arrière du bâtiment (est), le jardin du presbytère est clôturé par un mur de brique refait au début du XX^e siècle.



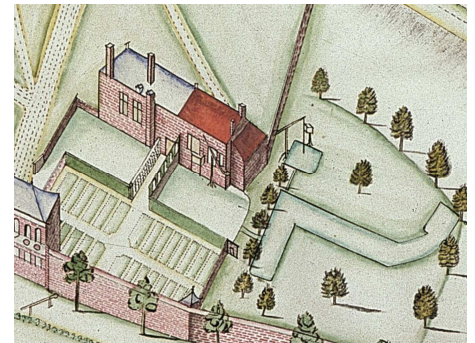
L'aile du presbytère, l'église et le parloir aujourd'hui (photo 2016).

Les communs

Situé face au presbytère, le bâtiment des communs englobe l'ancienne brasserie de l'abbaye et une série de remises (Plan A-7). La brasserie a toujours été située à l'ouest de la cour d'honneur. On ne connaît pas la date exacte de sa construction, mais elle est déjà reconstruite une première fois au début du XVII^e siècle. Elle était alimentée par une source secondaire du Maelbeek dont l'eau était amenée par un petit canal vers deux viviers. Le bâtiment actuel intègre aussi des remises ouvertes par dix arcades sur piliers en pierre de taille ; ces dernières étaient destinées à abriter les attelages des hôtes de l'abbaye. La réunion de ces différentes composantes est réalisée à la fin des années 1720, comme le confirme une analyse dendrochronologique des charpentes qui indique que les bois ont été abattus à l'automne-hiver 1727-1728. Le blason de l'abbesse Louise Delliano y Velasco figure au-dessus de la porte avec le millésime 1728 figuré par ancrages.

Plus tard, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, une porte de style Louis XV avec encadrement de pierre est ajoutée par l'abbesse Séraphine Snoy dans un souci d'harmonie avec le reste de la cour. À la même époque, la travée située à l'extrême gauche du bâtiment a été coupée de moitié pour placer le pavillon droit du palais abbatial ; la première arcade en pierre a ainsi été amputée de moitié.

L'aile des communs présente le même vocabulaire architectural que le presbytère : utilisation de la brique pour le plat des murs, de la pierre blanche et de la pierre bleue pour les éléments décoratifs, fenêtres rectangulaires à croisillons à l'étage, toitures à croupes et recouvrement d'ardoises.



La brasserie et ses deux viviers, 1716-1720 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 8676/A).

L'aile des communs aujourd'hui (photo 2016).

Lors de la transformation des communs en bureaux et logement pour l'école militaire au XIX^e siècle, les arcades ont été bouchées par des murs de brique et percées de baies vitrées. L'ensemble a été restauré au profit de l'Institut géographique national entre 1985 et 1986.

L'hémicycle et la porte principale

L'hémicycle est la dernière addition qui achève l'ensemble de style néoclassique de la cour d'honneur (Plan A-8). Érigé dans les années 1780, il adopte un plan semi-circulaire que l'on retrouve, par exemple, à l'abbaye de Forest. Deux ailes d'inégales longueurs encadrent la porte principale de l'abbaye. Il s'agit de bâtiments sans étage, à toiture mansardée, servant de vaste conciergerie. L'ensemble remplace l'ancienne porterie construite sous l'abbatit de Jeanne de Penin (1599-1614) dont la porte centrale et les colonnes ont été réutilisées pour la construction de l'entrée monumentale du XVIII^e siècle. Cette dernière est désormais située dans l'axe de la rue du Monastère. Cintrée et flanquée de deux colonnes toscanes, l'entrée (Plan A-9) est surmontée d'un fronton triangulaire percé d'un oculus et orné des armoiries de l'abbesse Séraphine Snoy.



Porte principale de l'abbaye (photo 2016).



L'hémicycle (MRAH, 2008).

La cour sud

Dite aussi *Promenade des abbesses*, cette cour est comprise entre les annexes sud du palais abbatial, les jardins en terrasses, un talus montant vers l'avenue É. De Mot et le complexe formé par des communs, l'infirmerie et l'école abbatiales (Plan A-10). Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, elle servait d'espace d'accueil pour l'entrée dans le complexe monastique à partir du sud.

Les communs

Le flanc oriental de la cour sud est bordé par un bâtiment qui faisait office de communs (Plan A-11). Celui-ci est sans doute bâti entre 1735 et 1756, pendant l'abbatit de Benoîte Anthony dont le blason orne le haut de la porte cochère. Au nord-est, le bâtiment est en connexion avec l'ancienne infirmerie. Au sud-est, il est relié avec l'ancienne école abbatiale par une annexe du XX^e siècle. Le bâtiment forme un long rectangle. La façade donnant sur la cour sud compte dix-neuf travées et deux niveaux sous une toiture à croupes en ardoises dotée de quatorze lucarnes. Les façades en brique sont blanchies. La partie sud présente une belle série d'onze arcades en plein cintre en pierre bleue qui donnaient autrefois accès à des remises ouvertes. Depuis les années 1920, les arcades sont comblées par des murs de brique eux-mêmes percés de fenêtres. À la même époque, le bâtiment a été exhaussé d'un étage. La partie nord compte une porte cochère en pierre de taille encadrée de deux poternes symétriques. Cette entrée monumentale était autrefois le seul accès à la cour sud depuis l'est ; les communs et les annexes sud du palais abbatial étaient en effet reliés par une aile qui sera démolie lors de la restauration de l'abbaye. Le bâtiment abrite aujourd'hui la cafétéria et le restaurant de l'École nationale supérieure des Arts visuels au rez-de-chaussée, ainsi que des bureaux à l'étage.



L'aile des communs de la cour sud (MRAH, 2014).

L'infirmerie et l'école abbatiale

Les bâtiments abritant l'école et l'infirmerie desservies par les moniales apparaissent sur les plans dès le XVII^e siècle. L'ensemble est reconstruit en plusieurs étapes dans le courant du XVIII^e siècle. Une analyse dendrochronologique réalisée en 2005 indique que l'abattage des bois ayant servi à la réalisation des charpentes de l'école se situe à l'automne-hiver 1739-1741 et celui de l'infirmerie entre 1771 et 1772.



↙ Le complexe formé par l'infirmerie et l'école abbatiale (photo 2016).

↓ Porte principale de l'ancienne infirmerie (photo 2016).



Au départ, l'infirmerie et l'école comptent trois ailes encadrant une cour ouverte au nord-est ; au début du XX^e siècle, cet espace est clôturé par un mur. L'aile nord correspond à l'infirmerie (Plan A-12). L'école forme une aile en équerre se greffant au sud de l'infirmerie (Plan A-13).

À l'époque de l'école militaire, cette partie de l'ancienne abbaye accueille l'infirmerie, le quartier des médecins et des bains. Plus tard, c'est dans ces bâtiments que s'installe initialement l'Institut des Arts Décoratifs (rebaptisée plus tard École nationale supérieure des Arts visuels – La Cambre), fondé en 1926 par Henry Van de Velde qui en assure la direction jusqu'en 1936. Sur la façade nord de l'ancienne infirmerie, une plaque commémorative en pierre bleue évoque de la fondation de l'institut par Van de Velde (1863-1957). En 1927, ce dernier aménage une petite salle de théâtre au rez-de-chaussée de l'ancienne école abbatiale. L'année suivante, il fait construire une annexe à l'angle de l'ancienne infirmerie et des communs ; la construction abrite un nouvel escalier desservant l'étage.



L'annexe construite par Henry Van de Velde à l'angle de l'ancienne infirmerie et des communs, vers 1930 (IGN).

Pendant les premières années de fonctionnement de l'Institut des Arts Décoratifs, l'aile de l'infirmerie compte le hall d'entrée principal, des sanitaires, un atelier de travail des métaux et des réserves. Les deux ailes en équerre de l'ancienne école abbatiale accueillent quant à elles l'atelier de sculpture décorative et monumentale, l'imprimerie et l'atelier du cours du livre, l'atelier de reliure et l'atelier de céramique. L'aile des communs est réservée au logement du concierge, de même qu'à l'atelier des vitraux et aux arts du tissu.

Le 30.06.1937, une nouvelle bibliothèque est aménagée dans une extension de l'école construite en partie dans la cour de l'atelier de sculpture, séparant l'aile des communs et l'ancienne école abbatiale ; d'abord installée à l'étage de l'aile des communs, la bibliothèque manque en effet rapidement de place, surtout après que l'institut ait bénéficié de la donation de la bibliothèque de Errera.

À la même époque, les bâtiments font l'objet de profonds réaménagements pour accueillir de nouveaux ateliers (sculpture décorative et monumentale, reliure, céramique, dorure, vitraux, typographie, couture, ornementation du livre) ainsi que des bureaux (notamment ceux du directeur et du trésorier-comptable). En 1953, en vue d'apporter une solution à l'augmentation sensible de la population scolaire, le directeur et architecte Léon Stynen, repense complètement l'aménagement intérieur des bâtiments. C'est ainsi qu'un auditoire de 150 places est installé à l'emplacement de la petite salle de théâtre d'Henry Van de Velde. Le hall d'entrée et la cage d'escalier sont également réaménagés.

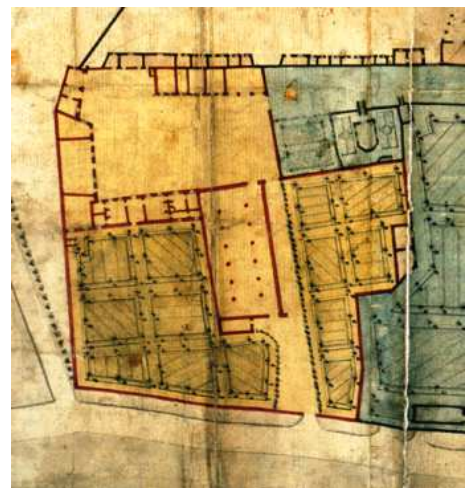
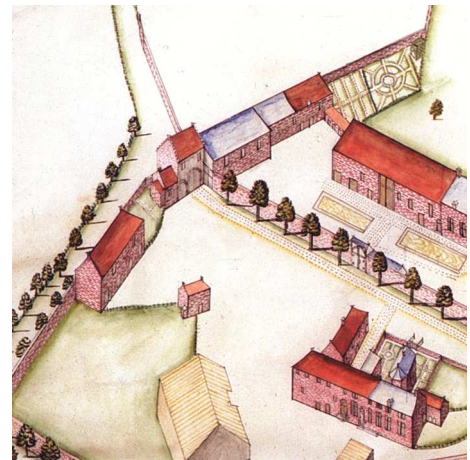
Aujourd'hui, les bâtiments sont toujours occupés par l'école École nationale supérieure des Arts visuels.

Le quartier agricole

À l'origine, les bâtiments du quartier agricole sont situés à l'extérieur de l'enclos monastique, au nord-est de celui-ci. Lorsque le périmètre de l'abbaye est agrandi, la ferme est intégrée dans l'enceinte. Elle fournissait une bonne partie de l'alimentation nécessaire à la subsistance de la communauté. D'abord exploitée par des convers, elle sera ensuite louée à des métayers. Une carte de l'atlas des biens de l'abbaye (1716-1720) rend compte de la disposition des principaux bâtiments à cette époque. Une imposante grange occupe le nord de la cour. Elle sera démolie à la fin du XVIII^e siècle. On trouvait aussi une série de dépendances : écuries, vacherie, colombier... Un petit groupe de bâtiments, disposés en fer à cheval, entouraient une chapelle dédiée à saint Boniface (déplacée ; cfr. *infra*). Les bâtiments qui avaient formé la ferme médiévale disparaissent lors du percement de l'avenue E. Duray en 1910.

Un nouveau quartier agricole est construit dès la fin du XVIII^e siècle, au même moment que l'hémicycle de la cour d'honneur. Les bâtiments qui le composent bordent une petite cour située à l'est de la cour d'honneur, à l'arrière du presbytère. Il compte des écuries (Plan A-14), une remise (Plan A-15), une grange (Plan A-16) et un four (Plan A-17). Ces bâtiments ont été profondément remaniés pour les besoins des occupants successifs. Ils sont désormais pourvus de portes de style Louis XV ajoutées ultérieurement et percés de plusieurs fenêtres récentes. Les écuries et les remises présentent une longue façade commune de huit travées sur deux niveaux. À la fin des années 1920, trois travées ont été aménagées en portique avec arcades en anse de panier sur piliers lisses ; ces arcades sont devenues le logo de l'École nationale supérieure des Arts visuels.

Le quartier agricole vers 1716-1720 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 8676/A).



↑ Plan de l'ancien quartier agricole avec la grange au centre, 1797 (AGR, Cartes et plans manuscrits, 2159).

← Le quartier agricole occupé par la cavalerie de l'école militaire, vers 1900 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).





Le quartier agricole de la seconde moitié du XVIII^e siècle (photo 2016).



Le portique du quartier agricole (MRAH, 2008).

Les écuries, les remises et la grange abritent des bureaux de l'IGN, tandis que l'ancien four est devenu la cafétéria.

Le mur d'enceinte

Le périmètre actuel de la Cambre est moins étendu que celui de l'ancienne abbaye. L'enclos monastique atteint sa plus grande extension dès la fin du Moyen Âge, pour atteindre environ 9 hectares. Outre les bâtiments conventuels proprement dits (église, cloître, palais abbatial, infirmerie et école), il inclut plusieurs terrains limitrophes et annexes. À l'ouest, il englobe les terrains en forte pente aménagés plus tard en jardins en terrasses. À l'est, il s'étire jusqu'à l'actuel square du Val de la Cambre où est érigée une chapelle dédiée à Notre-Dame de Montaigu au XVII^e siècle (disparue). Enfin, au nord, il protège les bâtiments du quartier agricole.

Sur le territoire de la Ville de Bruxelles, le tracé du mur d'enceinte suivait l'allée du Cloître jusqu'à l'avenue Louise à hauteur du carrefour de Selys Longchamps, il formait ensuite un angle droit et courait à travers l'actuel îlot formé par l'avenue Louise, l'avenue É. De Mot et le boulevard de La Cambre où son parcours est encore visible dans le parcellaire. Il recoupait ensuite l'avenue É. De Mot pour redescendre vers la Mare aux canards en longeant les jardins en terrasses. Sur le territoire d'Ixelles, il s'étendait presque jusqu'à l'avenue de l'Hippodrome et longeait la rue G. Bernier pour gagner le square de la Croix-Rouge.



Tracé du mur d'enceinte (en rouge) à la fin du XVIII^e siècle (SPRB-DMS, dessin C. Ortigosa).

L'enceinte comptait plusieurs portes. L'entrée principale a toujours été située au nord. Une porte secondaire ouvrait vers le sud, dans l'axe de la « Promenades des abbesses » (vers l'avenue É. De Mot), tandis que deux autres accès desservaient le quartier

agricole, l'un près de l'avenue de l'Hippodrome, l'autre vers la rue G. Bernier.

La plus grande partie du mur est démolie au début du XX^e siècle. Un tronçon est encore conservé le long de l'allée du Cloître (Plan A-18) ; partant de l'hémicycle, il se prolonge vers l'ouest jusqu'au bout de l'allée. Un autre fragment du mur, long d'une quinzaine de mètres, est encore debout au sud de l'école et de l'infirmerie (Plan A-19). Une portion du mur d'enceinte est également conservée dans les caves d'une maison de l'avenue de l'Hippodrome (n°91) à Ixelles. Ces vestiges montrent une mise en œuvre identique. Les parties basses sont en pierre blanche, faites de moellons équarris de petit ou moyen calibre lié avec du mortier de chaux. Les parties supérieures sont en brique et présentent de nombreuses phases de réfection (XVII^e-XIX^e siècles).



Vestige du mur de clôture en bordure de l'allée du Cloître (MRAH, 2005).

Les bâtiments de l'école militaire

Les bâtiments monastiques sont mis à mal lors de l'installation de l'École royale militaire en 1874. Plusieurs modifications importantes sont réalisées. Il s'agit en effet de libérer de la place pour les nouvelles installations militaires. Certains bâtiments sont purement et simplement détruits. C'est le cas de l'ancien réfectoire, au sud du cloître, ou encore des annexes qui doublaient la salle capitulaire à l'est, où se trouvait notamment le lavoir.

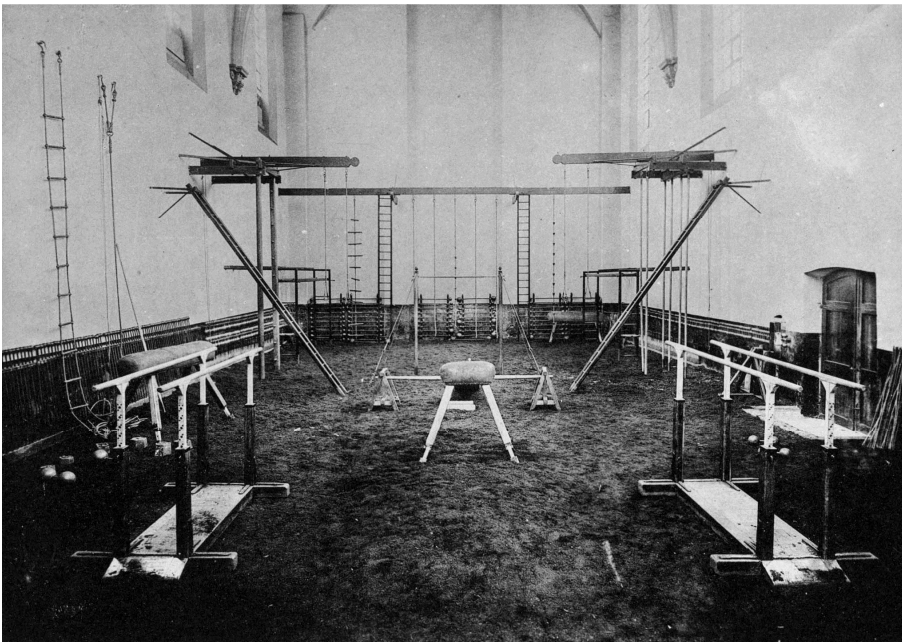
L'armée fait également construire des nouveaux bâtiments. Le plus imposant est le manège couvert, érigé dans l'ancien courtil, hors de l'enceinte actuelle, au niveau des jardins avant. À l'ouest de la cour d'honneur, deux longues ailes et une conciergerie sont construites en 1874 pour accueillir l'Institut cartographique militaire. Ils occupent l'ancienne partie nord des jardins où se trouvait une source secondaire du Maelbeek qui alimentait la brasserie de l'abbaye.



Le manège de l'école militaire, début du XX^e siècle (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

Les bâtiments monastiques font l'objet de changements d'affectation parfois radicaux, souvent accompagnés de déprédations irréversibles. L'ancienne grange sert de magasin tandis que les remises du quartier agricole abritent les bureaux des télégraphistes. Plusieurs bâtiments de la ferme sont investis par la cavalerie (écuries, logement). Le four sert de magasin des draps ; il est flanqué de la boulangerie et de cachots. Les bâtiments de l'hémicycle accueillent le corps de garde, le presbytère les bureaux de l'École militaire, les communs les bureaux de l'École de Guerre. Le palais abbatial devient la maison des officiers ; ses annexes servent de dortoir pour l'École militaire, de cuisines et de réfectoire pour de l'École d'Application. Une partie de la nef de l'abbatiale est transformée en gymnase, tandis que l'aile ouest du cloître sert de cadre au réfectoire des officiers et l'aile capitulaire de logement pour l'infanterie. L'infirmerie et l'école abbatiales accueillent l'infirmerie et le quartier des médecins. Quant à la cinquième terrasse des jardins (au niveau de l'actuelle avenue

É. De Mot ; presque entièrement disparue), elle sert de plaine d'exercice.



La nef de l'abbatiale transformée en salle de gymnastique, vers 1900 (coll. IGN).

Les constructions militaires (manège, annexes diverses) disparaissent à leur tour après le départ de l'école militaire en 1908, à l'exception des deux ailes et de la conciergerie de l'Institut cartographique (Plan A-20 et Plan A-21). Les ailes de plan rectangulaire – dénommées « bloc A » (sud) et « bloc B » (nord) – sont construites en brique avec toiture mansardée en ardoises. Elles abritent des bureaux, une imprimerie et des garages. La cour qui les sépare sert désormais de parking et compte trois annexes récentes dont deux préfabriquées (Plan A-22). Plus modeste, la conciergerie, également en brique et sous toiture d'ardoises, commande un portail donnant sur l'allée du Cloître (Plan A-23).

↙ Le « bloc B » de l'Institut géographique national (photo 2016).

↓ La conciergerie de l'Institut géographique national (photo 2016).



Les jardins

La Cambre dispose sans doute d'un des plus remarquables ensembles de jardins historiques de la région bruxelloise (Plan A-24). Le site – quelque cinq hectares – est aménagé en plusieurs étapes dans la première moitié du XVIII^e siècle. La pente du versant naturel au sud-ouest des bâtiments monastiques est étagée sous l'abbatit de Marie-Ernestine de Gand-Vilain (1712-1718). Quelques années plus tard, l'abbesse Louise Delliano y Velasco (1718-1735) fait tracer cinq terrasses de jardins à la française reliées par des escaliers monumentaux.



Les jardins en terrasse, 1^{re} moitié du XX^e siècle (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

L'accès principal aux jardins en terrasses se fait au niveau de la cour sud. L'entrée est formée par un escalier construit vers 1720, le « Grand Escalier ». Quatre marches comprises entre deux pilastres mènent face à un mur d'échiffre orné des armoiries de l'abbesse Louise Delliano y Velasco. Deux volées symétriques desservent ensuite la première terrasse qui est pensée comme une promenade de circulation à travers l'ensemble du site.



Le « Grand Escalier », vers 1900 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

La deuxième terrasse est elle aussi accessible via un escalier double sous lequel est aménagée une petite construction avec porte à lucarne. Le palier est décoré d'un cartouche présentant l'enlacement des trois initiales de Louise Delliano y Velasco.

L'ascension des troisième et quatrième terrasses se fait par des escaliers de face. La quatrième est la plus vaste. Elle se développe comme un jardin néo-Renaissance dont le centre est animé d'une grande pièce d'eau en pierre bleue. Au nord, une sculpture en pierre reconstituée rend hommage à l'écrivain belge Camille Lemonnier et ses livres, notamment *Un Mâle*, *La Belgique* et *L'Île Vierge*. Elle est l'œuvre de Pierre-Jean Braecke (1858-1938), avec la collaboration de Victor Horta (1861-1947). Inauguré le 29.10.1922, le monument a été refait en 1962.



La fontaine de la quatrième terrasse (photo 2016).

De la cinquième terrasse, il ne subsiste que l'escalier droit menant vers l'avenue É. De Mot. À l'origine, elle s'étirait jusqu'au flanc sud de l'actuelle avenue.

Pendant la campagne de restauration de l'abbaye menée au début du XX^e siècle, les jardins sont réaménagés en style néo-Renaissance par l'architecte paysagiste Jules Buysens dont le projet est daté du 04.05.1927. Ils font à nouveau l'objet d'un réaménagement en 2000-2001 par le bureau d'architectes paysagistes et d'urbanistes JNC International (rénovation des éléments architecturaux, travaux horticoles, remise en état des revêtements de sol). Les espaces sont ornés de boulingrins, d'éléments topiaires – de nombreux ifs sont taillés en cubes ou en cônes – et de plates-bandes. Les escaliers sont munis de garde-corps en fer forgé. Les différentes terrasses disposent de plusieurs espaces de repos (bancs en pierre bleue).



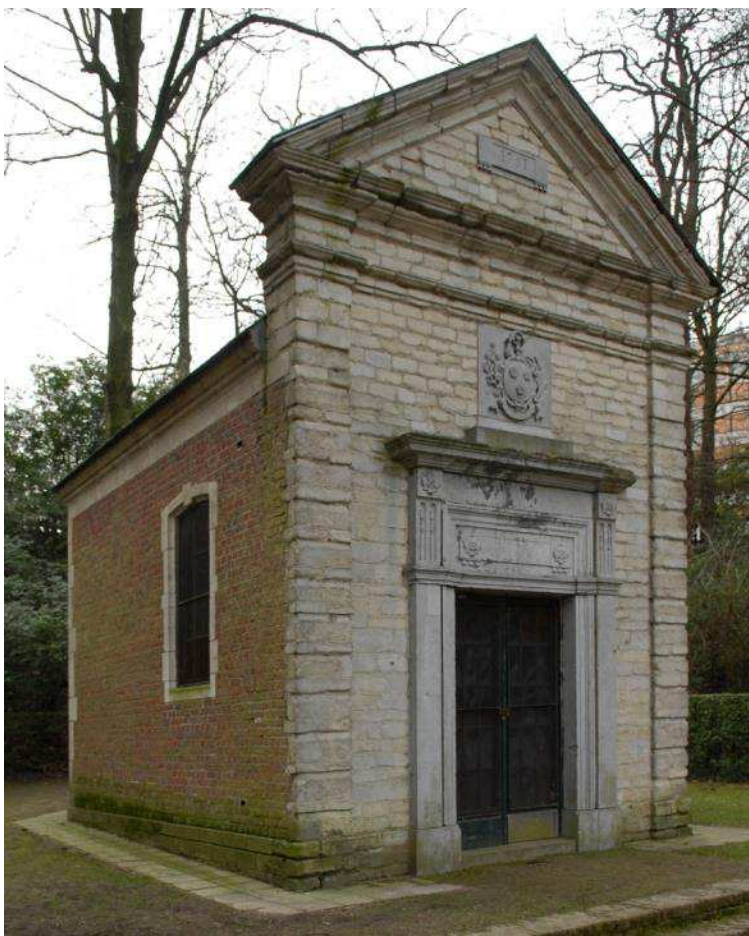
Un aspect des jardins avant les grands travaux de restauration, vers 1900 (coll. Belfius Banque-Académie royale de Belgique © ARB-SPRB).

Outre les jardins en terrasses et la pelouse de la Promenade des abbesses, la Cambre compte aussi un espace vert plus arboré autour de la Mare aux canards, à l'est de l'église et de l'aile capitulaire (Plan A-25). En partie aménagé sur le versant montant vers l'avenue É. Duray, il est fait de nombreux bosquets et massifs de haies. On y trouve un monument dédié au poète belge Valère-Gille (1867-1950), un médaillon en bronze (enlevé) sur un muret en brique (V. Demanet, 1948). Mais aussi une stèle au peintre ixellois Louis Clesse (1889-1961), un médaillon en bronze sur un support en pierre brute (R. Cliquet, 1964). Sur le mur est de l'aile capitulaire (initialement sur un muret de brique et de pierre situé au bord de la Mare aux canards) un médaillon en bronze (R. Cliquet, 1975) rend hommage au peintre ixellois Henri Logelain (1889-1968).

Au nord du site, entre la rue du Monastère et le square de la Croix-Rouge, la pelouse d'entrée est parcourue par des sentiers en dolomie (Plan A-26). Elle compte quelques beaux spécimens d'arbres, notamment un platane à feuille d'érable d'une circonférence de 327 centimètres. On trouve là un monument (1937) rendant hommage au Lieutenant-Général Baron Dossin de Saint-Georges (1854-1936), héros de la Première Guerre mondiale ; le buste en bronze est dû à E. de Bremaecker, les bas-reliefs représentant la bataille de Saint-Georges près de Nieupoort et la retraite d'Anvers, à J. Berchmans et Lucien Hoffmann, tandis que l'architecture en pierre bleue est signée par F. Malfait.

La chapelle Saint-Boniface

Une chapelle dédiée à saint Boniface occupe l'extrémité sud des jardins, dans l'axe de la Promenade des abbesses (Plan A-27). Déplacée à plusieurs reprises, elle était initialement située au centre du quartier agricole. Selon la tradition, elle aurait été érigée à l'emplacement ou sur les fondations du bâtiment où vécut saint Boniface entre 1242 et 1261. Sa construction est due à l'initiative de l'abbesse Jeanne de Penin (1599-1642). Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous l'abbesse Séraphine Snoy, la chapelle fait l'objet d'une importante transformation en style Louis XVI, notamment au niveau de la façade. Suite au percement de l'avenue É. Duray en 1910, elle est séparée du complexe monastique par la nouvelle artère. En 1917, l'édifice, en ruine, est sauvé par le ministre Auguste Liebaerts qui le fait démonter et reconstruire dans les jardins du château de Ter Linden, à Ternat (Brabant flamand). Lors des travaux de restauration de l'abbaye, le petit édifice est rapatrié dans les jardins. C'est ainsi que la chapelle est remontée à l'extrémité de la Promenade des abbesses en 1931. Elle présente un plan rectangulaire avec chevet polygonal sous une toiture à cinq versants. La façade en pierre blanche est encadrée par deux pilastres portant un entablement et un fronton marqué du millésime 1781. La porte est dotée d'un encadrement en pierre bleue surmonté du blason de Séraphine Snoy et de sa devise – *Amor et Fides*.



La chapelle Saint-Boniface (photo 2016).

Les armes de l'abbesse Séraphine Snoy, 1757-1794 (photo 2016).



Classement 30.06.1953, 06.05.1993.

Sources

Ouvrages

COEKELBERGHS, D., *Répertoire photographique du mobilier des sanctuaires de Belgique, Province de Brabant, Canton d'Ixelles*, I et II, Bruxelles, 1979, pp. 13-15.

COOMANS, Th., *L'abbaye de Villers en Brabant. Construction, configuration et signification d'une abbaye cistercienne gothique*, Bruxelles, 2000.

DEGRAEVE, A., « Les fouilles archéologiques à hauteur du réfectoire de l'abbaye de la Cambre », in : GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles. 19. Bruxelles-Quartier Louise*, Bruxelles, 2010, pp. 46-51.

DELEVOY, R.-L., CULOT, M., VAN LOO, A., *La Cambre 1928-1978*, Bruxelles, 1979.

DES MAREZ, G., *L'abbaye de La Cambre*, Bruxelles, 1922 (Publications de la Ligue des Amis de La Cambre, I).

DES MAREZ, G., *La suppression de l'Abbaye de La Cambre et la dispersion de son trésor*, Bruxelles, 1923 (Publications de la Ligue des Amis de La Cambre, V).

DES MAREZ, G., *Guide illustré de Bruxelles. Monuments civils et religieux*, Bruxelles, 1928, pp. 365-372.

DEMEY, Th., *L'abbaye de La Cambre*, Bruxelles, 2002 (Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire, 32).

EECKHOUT, J., GALAND, A., *Analyse dendrochronologique des charpentes de l'abbaye de La Cambre*, Université de Liège, rapport inédit, novembre 2005.

FELIX, J.-P., *Historique des orgues de l'abbaye de la Cambre puis paroisse Notre-Dame de la Cambre et Saint-Philippe de Neri à Ixelles*, Bruxelles, 1986.

GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles. 15. Ixelles*, Direction des Monuments et des Sites – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2005, pp. 70-85.

GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles. 19. Bruxelles – Quartier Louise*, Direction des Monuments et des Sites – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 2009, pp. 38-61.

Les jardins de l'abbaye de la Cambre (1720-1993). 270 années de péripéties, Bruxelles, 1993.

LAURENT, R., *Les biens de l'abbaye de La Cambre en Brabant. Atlas terrier 1716-1720*, Bruxelles, 1996 (Sources cartographiques et iconographiques pour l'Histoire du Paysage en Belgique).

MEGANCK, M., *Le Patrimoine monastique en région bruxelloise. Intégration dans la ville contemporaine*, CFC Éditions, Bruxelles, 2009, pp. 39-54.

MEEUWISSEN, E., *Le dépôt de mendicité de La Cambre (1810-1872)* (mémoire de licence), Université libre de Bruxelles, 1981.

PIERRON, S., *Les monastères de la forêt de Soignes*, Bruxelles, 1925 (Publications de la Ligue des Amis de La Cambre, VI).

RYCKMAN DE BETZ, baron, THIBAUT DE MAISIÈRES, abbé, DANSAERT, G., *L'abbaye cistercienne de La Cambre. Étude historique et archéologique*, Anvers, 1948.

SOSNOWSKA, Ph., « Étude d'une annexe de la ferme abbatiale de La Cambre (XVIII^e s.) », in : GUILLAUME, A., MEGANCK, M., *Atlas du sous-sol archéologique de la Région de Bruxelles. 15. Ixelles*, Bruxelles, 2005, pp. 80-83.

TERLINDEN, Ch., *La vie à l'abbaye de La Cambre*, Bruxelles, 1923 (Publications de la Ligue des Amis de La Cambre, III).

WAUTERS, A., *Histoire des environs de Bruxelles ou description historique des localités qui formaient l'ammannie de cette ville* (nouvelle édition du texte original de 1855), IXa, Bruxelles, 1973, pp. 80-127.

Périodiques

COOMANS, Th., « The Medieval Architecture of Cistercian Nunneries in the Low Countries », *Bulletin van de Koninklijke Nederlandse Oudheidkundige Bond* (KNOB), 103/3, 2004, pp. 62-90.

DE BRORGRAVE D'ALTENA, J., « Les sculptures du pignon de l'église de Notre-Dame de la Cambre », *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, 40, 1936, pp. 226-229.

DEGRAEVE, A., EECKHOUT, J., GUILLAUME, A., MEGANCK, M., SOSNOWSKA, Ph., « L'ancienne abbaye de La Cambre : aperçu des recherches récentes », *Archaeologia Mediaevalis*, 29, Gent, 2006, pp. 42-46.

DEGRAEVE, A., « Sondering in de Ter Kamerenabdij, Elsene : de oudste constructies van het klooster blootgelegd », *Archaeologia Mediaevalis*, 31, pp. 43-44.

DES MAREZ, G., « L'abbaye de la Cambre. Historique, description, projets de transformation », *Tekhné*, 1911, pp. 441-452.

GUILLAUME, A, MEGANCK, M., « Le mur d'enceinte de l'ancienne abbaye de La Cambre », *Cercle d'Histoire de Bruxelles et Extensions*, 23^e année, 2^e trimestre, juin 2006, pp. 21-23.

« L'Institut supérieur des Arts décoratifs », *La Cité*, VII, 1928, 3-4, pp. 33-52.

MEGANCK, M., SOSNOWSKA, Ph., « De la ferme abbatiale à la demeure particulière. Histoire d'une maison de l'avenue de l'Hippodrome (Ixelles) », *Demeures historiques et jardins*, 150, 2006, pp. 10-15.

NOTEBAERT, A., « Les débuts de l'abbaye cistercienne de La Cambre (1201-1232) », *Hommage au professeur Paul Bonenfant (1899-1965)*, Bruxelles, 1965, pp. 177-186.

NOTEBAERT, A., « Abbaye de La Cambre, à Ixelles », *Monasticon belge*, IV, 1968, Liège, pp. 441-468.

Cartes et plans

Archives du CPAS de Bruxelles, Cartes et plans, St Jean 51.

Archives générales du Royaume, Cartes et plans manuscrits, 2159, 3056, 8676/A.

Archives générales du Royaume, Cartes et plans, inventaire manuscrit, 643, 1466.

Archives paroissiales de la Cambre, Dossiers spéciaux ; plan de De Bruyn (1810).

Archives de l'Institut géographique national, Cartes et plans ; fonds iconographique.